

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: *Pagination multiple.*

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNÉE.—No 874

MONTREAL, 2 FEVRIER 1901

5c LE No



VICTORIA Ère

Notre Gracieuse Souveraine décédée le 22 janvier

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 FEVRIER 1901

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne
Tarif spécial pour les annonces à terme.

NOTES DE LA DIRECTION

Notre numéro du 9 février contiendra un magnifique choix d'anecdotes canadiennes dont la lecture devra intéresser tous les lecteurs. Nous vous recommandons ce numéro spécialement.

Dans notre prochain numéro nous reproduisons un magnifique portrait à la plume de notre nouveau roi, ainsi qu'une jolie série de gravures sur la vie de famille en Norvège.

Nous commençons dans ce numéro une série d'articles d'actualité sous la signature de ROQUELAURE. Ces articles comme on le verra sont rédigés par un de nos plus vigoureux et de nos plus vaillants écrivains qui veut garder l'incognito. Il nous promet des émotions.

UN CONCOURS POUR LES DAMES

DE MAGNIFIQUES RÉCOMPENSES SONT OFFERTES

Ce concours a pour sujet la question suivante :

Résumez en quelques mots votre idéal de bonheur ; dites ce que vous voudriez ou ce que vous rêvez être ?

Les réponses devront être courtes, autant que possible ne pas excéder quinze lignes de neuf mots et seront signées d'un pseudonyme seulement. Le concours sera clos le 15 février 1901. Dès lors, les réponses seront soumises à un jury compétent, qui jugera impartialement du mérite de chaque article.

Les huit primes ou prix pour les huit meilleures réponses sont superbes.

1^{er} prix : Miroir, brosse, peigne, montés en aluminium et argent, dans une magnifique boîte ;

2^{ème} prix : Coupe-papier, grattoir, cachet, en argent plein avec magnifique boîte ;

3^{ème} prix : Porte-bijoux en porcelaine de Chine, surmonté d'un petit miroir, avec monture dorée ;

4^{ème} prix : Porte-monnaie en cuir de crocodile, plusieurs divisions, monture en vieil argent ;

5^{ème} prix : 1 an d'abonnement ;

6^{ème} prix : 6 mois d'abonnement ;

7^{ème} prix : Deux primes à choisir dans la liste de primes ordinaires du journal pour les abonnés ;

8^{ème} prix : Une prime à choisir dans la liste de primes ordinaires.

Après l'adjudication des prix, les pseudonymes gagnants seront publiés et les méritantes devront envoyer une copie de la réponse primée avec leur nom et leur adresse. Qu'on se mette à l'œuvre donc.

On peut s'abonner pour tous les numéros parus depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin du concours soit jusqu'à la mi-mars probablement pour 25 centins.

Ecrire au bureau, 42 Place Jacques-Cartier, Montréal.

Victoria Ire

Il y a plus d'un demi-siècle, notre patrie tressaillait sous l'injustice que nos nouveaux maîtres déversaient à pleines mains sur le peuple.

Excités par des orateurs dont nous n'avons pas à qualifier la sincérité ; exaspérés par les dénis de justice, une poignée de paysans se leva contre la tyrannie, — ces quelques habitants firent trembler les puissants du jour.... Mal armés, désavoués par leurs défenseurs naturels, livrés à eux-mêmes, sans une main énergique pour les plier à la discipline des camps, nos pères furent enfin écrasés.

Tandis que cela se passait de ce côté de l'océan, de l'autre, après sept ans de règne, Guillaume IV laissait la couronne d'Angleterre à sa nièce, une enfant de dix-huit ans, Victoria, qui prenait le nom de Victoria Ire. Son règne commençait dans le sang et la déportation.

Bonne de sa nature, elle était en même temps énergique ; c'est à sa bonté que nos pères furent redevenables de la liberté qu'elle sut forcer ses ministres à nous garantir. Ceux-ci d'ailleurs n'eurent aucun mérite en obéissant : la raison d'Etat les obligeait à suivre les avis de la reine. Le spectre de l'indépendance des Etats-Unis se dressait devant eux...

Soixante-quatre ans durant, les Canadiens-français jouirent d'une paix profonde, peut-être trop profonde. La domination de Victoria nous fut douce, en effet.

Le règne de cette femme supérieure fut un règne glorieux pour elle personnellement ; on ne peut, évidemment, elle, reine constitutionnelle, la rendre responsable des guerres qui furent faites sous le couvert de son auguste nom, des guerres surtout dont la nécessité et la justice n'apparaissent pas très clairement.

Toute portée à la paix, d'après même ses enfants, elle fut forcée de signer la déclaration de guerre aux petites républiques du Sud-Africain... et depuis lors, elle ne cessa de pleurer sur les malheurs déchainés par l'horrible fléau.

Ce n'est un secret pour personne que les péripéties de cette guerre atroce ont hâté la fin de la reine.

Elle avait vu s'ouvrir son règne dans le sang et la déportation ; elle l'a vu s'éteindre dans la déportation, dans les larmes, dans le sang.

Cependant la reine était miséricordieuse ; que Dieu lui fasse miséricorde !

ROQUELAURE.

Le poème du mariage de la reine
Victoria

C'est une physionomie assez curieuse que celle de cette reine, élève de la duchesse de Northumberland, initiée à la politique de son siècle par lord Melbourne, à l'âge où toutes les jeunes filles jouent encore au volant. Portée au sommet qu'elle occupe par les traditions des lois anglaises, elle est la résultante morale, logique, philosophique de l'autorité constitutionnelle froide, recueillie, compassée, qui se croit l'incarnation des devoirs publics.

Aussi n'est-ce pas cette forme que nous voulons évoquer, mais un souvenir depuis longtemps disparu, un souvenir de l'époque où Victoria était une jeune fille en robe blanche, aux joues très roses, au profil rond et aux yeux couleur des lacs anglais.

Une atmosphère un peu sombre enveloppait alors les personnalités royales. Cette figure de jeune fille devenait vraiment une vivante et gaie apparition au seuil de ces trois fameux palais, Buckingham, Saint-James et Windsor, hantés par les formes shakespeariennes de quelques tragédies domestiques. On ne demandait donc pas mieux que de concéder à la souveraine de dix-neuf ans, bals et divertissements de toutes sortes. L'enivrement était complet. La reine inspira, dit-on, des amours désespérées dont on mourut.

Or, il y avait là un très jeune homme, un prince de la maison de Cobourg, tout imberbe et tout blond. La

reine l'appelait : "My dear cousin." Il avait dansé avec elle, dansé en extatique. Et pourtant, la princesse ne faisait pas soupçonner alors les tendances au mysticisme qu'on lui a reconnu depuis, elle aimait en secret, de toute son âme ; et la duchesse de Kent, sa mère, si perspicace qu'elle fût, laissait pourtant sa fille se promener avec son cousin, le prince Albert, dans le parc de Windsor, sans se douter que Victoria, en revenant jouer son rôle de reine, abandonnait un roman commencé sous les arbres. Si bien qu'un jour il arriva... ce qui suit.

Ils étaient à pied, sans suite, sans surveillants. La reine était simplement vêtue d'une robe sombre ; lui avait égayé sa boutonnière de quelques brindilles fleuries, cueillies dans les clairières. Un banc se trouvait à portée de la fatigue qui prend quelquefois les jeunes gens quand ils ont un grand secret à se dire et qu'ils ne savent pas par où commencer. Le plus romanesque, le plus drôle, si vous le voulez, c'est qu'il se trouvait juste au-dessus de leurs têtes une vieille corneille, presque légendaire, dont on avait respecté le nid.

Quoi qu'il en soit, le cousin et la cousine se turent longtemps. Enfin, la petite main royale, fluette, azurée, s'avança vers les fleurettes que venait de cueillir l'étudiant princier, son danseur privilégié, et en prit deux ou trois. C'en fut sans doute assez pour que le prince osât se courber sur cette main et la garder un instant à ses lèvres.

Le lendemain, les membres du conseil de Victoria furent conviés solennellement certain jour.

— Mylords, dit alors la reine, j'ai voulu avoir l'agrément de vos seigneuries sur mon futur mariage.

Les vieux de la Chambre des Pairs se regardèrent, paraît-il, avec des airs qui disaient beaucoup, se rendant bien compte que si on leur faisait la bonne grâce de les consulter, c'était à la condition qu'ils fussent absolument souriants à l'union projetée. Ils mirent donc une inclinaison de tête respectueusement paternelle dans le consentement silencieux qu'ils octroyèrent ce jour-là à la réalisation du mariage dont venait de leur parler la jeune majesté.

C'est ainsi qu'elle et lui devinrent mari et femme dans ce vieux Londres tout brumeux, aux lourds édifices, aux noires maisons, au fleuve morne.

CHRONOLOGIE DU RÈGNE DE VICTORIA Ire

- 1819. — Naissance de la future reine, le 24 mai.
- 1837. — Elle monte sur le trône, 30 juin.
- 1838. — Couronnement : 28 juin ; Inauguration de la navigation transatlantique à vapeur.
- 1839. — Les Anglais prennent possession d'Aden.
- 1840. — Mariage du prince Albert, 10 février ; Tentative d'assassinat contre la Reine ; Introduction du tarif postal à bon marché ; Le 21 novembre, naissance d'une princesse qui deviendra l'impératrice d'Allemagne ; Union du Canada.
- 1841. — Naissance du prince de Galles, 9 novembre ; Les Anglais s'emparent de Canton.
- 1842. — Deux tentatives d'assassinat contre la reine ; Cession de Hong-Kong à l'Angleterre ; Les Anglais s'emparent du Natal.
- 1843. — La reine et son mari visitent le roi de France ; Louis Philippe rend visite à la reine.
- 1846. — Traité anglo-américain fixant les frontières du Nord Ouest avec les Etats-Unis.
- 1848. — Occupation du royaume d'Orange en Afrique ; Les Boers fondent la République du Transvaal.
- 1849. — Nouvel attentat contre la reine.
- 1850. — Robert Pote attaque la reine ; Traité Clayton-Bulwer.
- 1851. — La reine inaugure la grande Exposition ; On trouve de l'or en Australie.
- 1852. — Les Anglais se battent en Birmanie.
- 1854. — Guerre de Crimée ; La France et l'Angleterre contre la Russie ; Traité anglo-japonais ; L'Angleterre permet la fondation de la République d'Orange.
- 1855. — L'empereur Napoléon III et l'impératrice vi-

- sitent la reine ; Elle leur rend leur visite à Paris ; Livingstone traverse l'Afrique.
- 1856.—Fin de la guerre de Crimée ; Guerre de Chine.
- 1857.—Canton est occupé par les troupes anglaises et françaises ; Révolte des Indes.
- 1858.—Traité avec la Chine.
- 1859.—Naissance de Guillaume II, son petit fils ; Pose du câble transatlantique.
- 1860.—Le président Buchanan des Etats-Unis invite le prince de Galles à visiter l'Amérique ; Les troupes anglo-françaises occupent Pékin.
- 1861.—L'Angleterre, la France et l'Espagne envoient une flotte à Mexico.
- 1863.—Mariage du prince de Galles, 10 mars ; La France déclare la guerre au Mexique ; L'Angleterre et l'Espagne retirent leur flotte.
- 1864.—Baker découvre le lac Albert Nyanza.
- 1866.—Les Fenians attaquent le Canada.
- 1867.—Inauguration de la Confédération canadienne, 11 juillet.
- 1869.—Chemin de fer du Pacifique Canadien ; Canal de Suez.
- 1871.—Stanley retrouve Livingstone ; La reine est gravement malade ainsi que le prince de Galles.
- 1872.—Traité de Washington.
- 1876.—La reine est proclamée impératrice des Indes ;
- 1877.—La reine reçoit le général Grant ; Les Anglais s'emparent de la République du Transvaal.
- 1878.—Guerre avec l'Afghanistan.
- 1879.—Guerre avec les Zoulous ; Soulèvement au Transvaal.
- 1881.—Défaite des Anglais par les Boers à Majuba Hill ; Le Transvaal recouvre sa liberté.
- 1882.—McLean fait feu sur la reine.
- 1884.—Gordon enfermé à Khartoum.
- 1885.—Gordon tué ; Explosion de dynamite à Londres par les Irlandais ; Riel se révolte ; Le chemin de fer du Pacifique est complété.
- 1887.—Jubilé de la reine.
- 1888.—Rencontre des Portugais et des Anglais en Afrique.
- 1891.—La reine passe en revue la flotte française.
- 1892.—La question des pêcheries du Behring est soumise à l'arbitrage.
- 1896.—Jameson commence son œuvre en Afrique.
- 1897.—Noces de diamant de la reine.
- 1898.—Le timbre de deux centins devient en usage entre l'Angleterre et ses colonies.

AU SAGUENAY

Voici comment un voyageur français décrit cette partie de notre province. Cette page est à rapprocher de celle de Buies, non à lui être comparée.

Dante illustré par Gustave Doré : telle est la première impression produite par ce fleuve de mort qu'est le Saguenay, prodigieux torrent d'un à deux milles de large sur soixante-cinq de long, coulant entre deux murailles abruptes taillées en plein roc à même la chaîne des Laurentides.

Cet Erèbe aux eaux noires à reflets métalliques est un gouffre insondable, dont l'ancre n'a jamais pu trouver le fond, de bien des centaines de pieds plus bas que le lit du Saint-Laurent.

De Chicoutimi à l'entrée de la baie des Ha ! Ha ! (huit milles en descendant le fleuve), la scène est, certes, déjà bien grandiose, mais elle n'a pas encore cet aspect titanesque qu'elle acquiert plus près de l'embouchure.

La baie des Ha ! Ha ! qui est d'une profondeur d'environ sept milles, doit, dit-on, son nom féérique aux exclamations que poussèrent les premiers découvreurs en s'apercevant que ce qu'ils avaient pris pour le principal bras du fleuve, ou l'embouchure de quelque grande rivière, n'était en réalité qu'un cul de sac, dont l'arrière plan est maintenant formé par les prairies de Saint-Alphonse.

Une dizaine de milles après on voit se dresser un énorme roc qui présente, à plusieurs centaines de pieds de hauteur, une face entièrement polie et verticale à laquelle il doit son nom de "Tableau" et qu'heureu-

sement aucun industriel n'a encore songé à utiliser pour y faire peindre quelque gigantesque réclame.

Le panorama devient maintenant d'une sauvage grandeur qui ne saurait, je crois, être dépassée ; déjà de loin, à droite, deux énormes promontoires attirent l'attention par leur masse imposante et leur profil majestueux : "Trinité" et "Eternité," tels sont les noms de ces caps, qui bien que de trois hauteurs et ayant chacun une physionomie distincte, ne forment cependant qu'un seul bloc, Sinaï monstrueux de dix-sept cents pieds, surmonté d'un calvaire ! A mesure que le bateau s'en approche davantage, l'impression produite par sa majesté augmente au point de devenir oppressante. Maintenant que le vaisseau paraît frôler les flancs luisants du monstre, on se rend mieux compte de ses effrayantes proportions ; ce sont bien là les assises même du globe, les muets témoins des convulsions de son enfance et qui lui survivront sans doute, quelques éternités encore, lorsque la vie l'aura quitté. Le roc paraît si près qu'il semble qu'on le toucherait en étendant le bras ; essayez de l'atteindre en lançant un caillou de toutes vos forces, et vous verrez avec surprise combien grande encore est la distance qui vous en sépare.

Nous sommes maintenant dans la baie de l'Eternité, entre les deux grands caps ; le sifflet de la machine qui retentit au milieu de ces solitudes et en fait comprendre toute la profondeur, est indéfiniment répété par les échos d'alentour. Cette eau noire comme de l'encre, sur laquelle nous glissons, cache un gouffre de plus de deux mille pieds, et le Cap Eternité qui le surplombe, plus grand de huit cents pieds que la Trinité, a, dit-on, six fois la hauteur de la citadelle de Québec.

A partir de ce point jusqu'à l'embouchure, la scène est, sans discontinuer, de la plus sublime grandeur ; les détours du fleuve et le nombre de baies qui dentellent ses bords offrent à chaque tournant un panorama nouveau qui ne donne pas à l'attention le temps de se laisser. Après avoir longé deux îles, franchi les embouchures du petit Saguenay et de la Marguerite, nous rencontrons la pointe de la Boule, sorte de tour naturelle en granit qui semble vouloir barrer le passage, puis c'est deux ou trois milles plus loin, Tadousac, point où le Saguenay se jette dans le Saint-Laurent. Deux rocheux promontoires gardent l'entrée de la sombre rivière : la pointe aux Bouleaux et la pointe aux Vaches ; cette dernière, à gauche, en descendant le cours, doit son nom à la quantité de veaux marins qui, jadis, venaient hanter sa grève.

A la pointe de Tadousac se dresse un grand hôtel tout blanc qui, de loin, semble un château de neige ; du beau jardin qui l'entoure un coup de canon salue notre passage, au moment où nous franchissons la barre d'écume qui sépare l'encre du Saguenay des eaux bleuâtres du golfe. Autour de nous, maintenant, l'horizon s'élargit au point parfois de s'effacer. On pourrait aisément se croire en mer ; dans ces eaux calmes et déjà très salées, des baleineaux s'ébattent.

Le navire traverse alors le Saint-Laurent pour aller, à vingt-deux milles de là, faire escale à la Rivière du Loup, station d'été très prospère. Puis dans la fin de cette éclatante journée de juin, continue l'inoubliable montée du fleuve immense parsemé d'îles aux rives boisées et très peuplées pourtant, si l'on en juge par les clochers qui s'érigent loin sur le ciel pâlisant où pointent des étoiles.

La nuit, maintenant, se hâte, l'eau change de couleur et se marbre de moires, le fleuve rétréci mais formidable encore, roule assombri entre deux haies de sapinières, et la pleine lune, telle un large louis d'or — un vieux louis d'or fleurdelisé de France, — éclaire cette scène qui n'a pas dû changer depuis le soir où remontèrent les vaisseaux de Champlain allant fonder Québec.

GASTON DU BOSQ DE BEAUMONT.

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

M. J.-C. Auger, registrateur de Montréal, est décédé à l'Hospice Auclair, le 11 janvier dernier. M. Auger était un des membres éminents de la société des

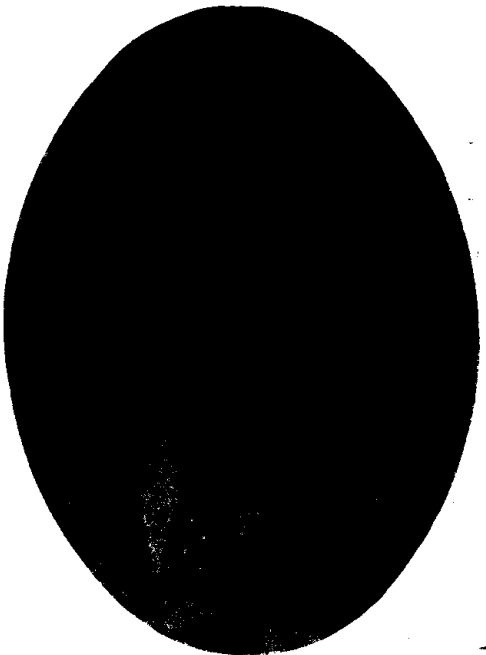


Photo. J.-A. Dumas.

M. J.-C. AUGER

registrateurs. Il avait publié un *Recueil de Lois* très estimé. Le défunt était un homme de bien dans la meilleure acception du mot.

On peut dire qu'il ne laisse que des regrets.



L'HON. M. ROBERT MACKAY

La nomination de M. Robert MacKay au Sénat, est excellente à tous les points de vue.

M. MacKay est un homme à larges idées, très riche, très populaire, très actif, très animé du meilleur esprit public. Nous ne pensons pas qu'il soit jamais passé dans son esprit une lueur d'exclusivisme ou de préférence sur les questions de races. Il est absolument au-dessus des préjugés mesquins, jugeant les hommes et les situations avec le grand bon sens qui le rend un des hommes les plus respectés de Montréal.

Notre ville peut se déclarer fière d'avoir un aussi puissant défenseur au Sénat, où elle partagera avec lui le crédit et le lustre qu'il y apportera.



L'EXILÉ

Une grande tristesse règne à présent dans la maison, adis si gaie, des époux Berthiaume, braves cultivateurs de la paroisse de Saint-Hermas.

Ah ! c'est qu'un voile sombre, comme celui que la mort étend sur son passage, était venu soudain l'envelopper.

Joseph, l'unique enfant, l'orgueil et l'espérance de ces époux si vertueux, les avait quittés pour courir après la fortune. Il s'en était allé dans la grande République, où tant d'espérances vont sombrer, fasciné par les récits merveilleux que des amis, trop peu consciencieux, lui avaient faits.

C'est le pays de l'or comme celui de l'avenir, lui avaient dit ses amis embaucheurs ; celui qui veut parler n'a qu'à le vouloir.

Joseph avait vingt ans : l'âge de l'ambition ; mais, hélas ! aussi celui où la réflexion ne se fait guère.

Il avait aisément cru ces récits enjolivés et espérait, dans un avenir plus ou moins rapproché, revenir près de ses vieux parents avec une petite fortune qui leur garantirait une honnête aisance. Le brave garçon avait bon cœur, comme on le voit.

Le départ fut, pour les pauvres vieux, un de ces moments sinistres où l'âme se sent abîmer sous le poids lourd de la douleur.

Sa bonne mère, debout sur le seuil de la maison, appuyée sur le bras faiblissant de son époux, avait dit adieu à ce cher enfant, et, tant que leurs yeux noyés de larmes purent entrevoir leur fils qui s'éloignait sur la grande route, ils n'osèrent pas rentrer dans leur maison qui devenait, il leur semblait, vide à présent. Ah ! celui qui égayait leurs loisirs par ses joyeux refrains était parti, que leur restait-il donc à ces braves cœurs ?... Rien, que le souvenir ; et le souvenir qui germe dans la souffrance n'affaiblit jamais l'amertume de la douleur, il semble plutôt l'aggraver et la rendre plus cruelle.

Il était dix heures du soir, et les pauvres vieux, assis l'un près de l'autre, n'avaient pas encore songé à aller prendre de repos, eux qui d'ordinaire, suivant l'heure coutumière de la campagne, se couchaient vers huit heures.

La brave mère tenait dans ses mains tremblantes le portrait de son cher enfant qu'elle couvrait, de temps à autre, de tendres baisers.

— Eh bien ! dit le père nous n'allons pas passer la nuit debout.

— Est-ce que je pense au repos lorsque notre enfant n'est plus à nos côtés. Tiens, j'ai un pressentiment que je ne le reverrai jamais.

— Chasse ces noires idées, tu sais bien que nous le reverrons. Il est jeune, sans expérience, quand il s'apercevra que tout n'est pas rose par là-bas, il reviendra. Il l'a comme le gars de José Sarrasin, on lui avait monté la tête à lui itout, mais quand il eût mangé un peu de vache enragée, il a été bien content de s'en revenir chez eux.

Ce pauvre père ne pensait guère à ce qu'il disait, car l'émotion qui l'étouffait démontrait clairement ce qu'il ressentait, malgré sa volonté de n'en rien laisser voir.

Pauvre humanité ! comme tu es incompréhensible ! Est-il un bonheur plus grand, une joie plus parfaite que de voir le sourire sur les lèvres des auteurs de nos jours ?... Est-il des moments plus précieux dans la vie que ceux de la jeunesse qui s'écoule près de ses bons parents qui sacrifient leur bien-être pour procurer un menu plaisir à leurs enfants ?... Et cependant, c'est la loi de la nature : un jour vient où l'âme s'envole pour rêver d'autres bonheurs qui ne sont trop souvent que chimères !

* *

Cinq années se sont écoulées depuis les événements qu'on vient de lire. Cinq années de déceptions amères pour le malheureux exilé.

La première année, Joseph envoyait de ses nouvelles régulièrement tous les mois ; la deuxième année eut un ralentissement ; puis, plus rien... Avait-il sitôt oublié ?... Pauvres vieux !... Ah ! c'est

que tout n'était pas rose... Puis les mauvais camarades eurent bientôt fait d'écartier tout bon sentiment... Peut-être aussi, le découragement aidant, Joseph avait-il cherché à chasser ses peines en fréquentant trop les buvettes...

C'est à San Francisco, le 31 décembre.

Tout le monde se prépare à fêter la nouvelle année. Ce fut pour le malheureux l'occasion de faire un retour vers le passé. En voyant cette foule qui se pressait, qui se bousculait, s'arrêtait devant quelques magasins pour examiner les richesses innombrables entassées dans les vitrines ; les nombreux souhaits que l'on échangeait lui rappelèrent ses beaux jours d'enfance. Il vit son père, sa mère, se faisant mutuellement les souhaits de bonne année. Enfin la solennelle bénédiction de son père qui appelait sur sa tête enfantine les dons innombrables que Dieu ne manque pas d'accorder à tout enfant soumis. Oh ! alors, combien il désira revoir son village. Au ciel clément de la Californie, il préféra la température froide et piquante du Canada. Au lieu du parfum des fleurs que lui apportaient de douces brises, il eût mieux aimé les rafales de neige, ces tourbillons que le vent chasse avec furie et qui vous fouettent la figure. Comme il lui semblait alors que ce climat rigoureux de sa patrie comportait en lui-même plus de poésie que ces souffles où la nature se fait douce et nonchalante. Car, enfin, rien n'est plus beau que son pays.

* *

C'est par un soir de printemps, dans le mois de mai. La lune semble se plaire à égayer de ses rayons la route qui mène en droite ligne au charmant village de Saint-Hermas. Un homme s'avance, d'un pas rapide ; on dirait plutôt qu'il court. Ah ! c'est qu'il vient de distinguer le miroitement des deux clochers de l'église qui se dessinent au loin. Son cœur déborde de joie ; et qui l'eût vu à ce moment l'aurait sans doute pris pour un excentrique.

En face de l'église, il s'arrête quelques moments pour admirer ce temple, où souvent dans son jeune âge il aimait à venir prier. Puis, il s'engage dans la côte rapide que l'on rencontre sur la route en se dirigeant vers l'ouest. Son regard ne peut se laisser d'admirer. Pourtant, rien n'est changé, c'est le même chemin des frênières. Mais, voilà longtemps que ses pieds n'ont foulé ce sol ; que ses yeux n'ont contemplé ces grands arbres qui bordent le chemin, c'est comme un renouveau pour lui.

Encore quelques arpents, et le terme de son voyage sera enfin atteint. Oh ! comme son cœur bat à rompre sa poitrine. Ses bons vieux parents sont-ils encore de ce monde ?... Cette pensée lui arrache un sanglot. Il a peur d'avancer à présent : là, tout près, est la demeure chérie. C'est la même maisonnette avec ses contrevents verts, sise sur le bord du chemin... Quelle angoisse il ressent !... Ses vieux parents, mais, c'est sa vie !... Il se décide pourtant ; d'un pas chancelant il se dirige vers la maison. Le petit jardinet est bien le même qu'au jour où il l'a quitté... Enfin, il frappe à la porte en tremblant. Une voix lui répond :

— Qui est là ?

C'est la voix de son vieux père.

— C'est moi, Joseph !...

Alors, il entend qu'on vient... La porte s'entr'ouvre et il se jette dans les bras de son brave père. Oh ! quelle joie délirante : on n'entend que ces mots : " Mon enfant, mon père ! "

— Et ma mère !...

— Ta mère, oh ! mon enfant ! ta mère...

Joseph sent que ses jambes se débloquent sous lui ; il devine ce que son père va lui dire : ta mère est morte !... Pauvre malheureux ! plus de mère ! mais c'est son ange gardien ! Sa mère ! mais c'est l'étoile mystérieuse qui dirigeait ses pas ! Sa mère ! mais c'est le lien sacré qui l'unissait à Dieu ! Sa mère ! mais c'est le baiser qui le réconfortait !

La voix de son père le rappela à lui : " Mon enfant il te reste ton père. "

— Oui, je vivrai pour vous ! oui, je resterai toujours

à vos côtés. Oh ! comme j'ai souffert loin de vous ; comme j'ai pleuré souvent en ce pays lointain !

* *

Dans le petit cimetière, tout à côté de l'église, Joseph et son père sont agenouillés sur une tombe. Une prière fervente monte vers Dieu pour cette pauvre mère que la désertion de son fils avait couchée dans le tombeau. Et pour démontrer comme cette prière était agréable à Dieu, un petit oiseau vint se poser sur l'humble croix noire du tombeau, tenant dans son bec une petite branche de verdure qu'il laissa choir sur le pied de la croix !...

* *

En s'en retournant dans leur logis, ils rencontrèrent une jeune personne qui les salua respectueusement.

— Connais-tu cette jeune fille, Joseph ?

— Non, mon père.

— Tiens, mais c'est la fille de François Charlot, qui reste au coin de la montée de la côte-double.

— La petite Françoise Giroux ?

— Mais oui ; tu ne la reconnais pas ?

— Mon Dieu, comme elle a grandi. Elle était toute jeune quand je suis parti. Elle venait de faire sa première communion, je crois.

— Une belle fille, hein, mon vieux ?

— Je ne l'ai pas bien remarquée.

— Et une bonne enfant je t'assure, c'est le père Charlot qui va être content de savoir que t'es revenu. Nous irons les voir, hein !

— Oui, mon père, nous irons.

* *

Il y avait veillées chez le père Charlot. Comme de juste, Joseph y était avec son père.

Tous les amis d'autrefois y étaient rassemblés. Chacun était heureux de revoir au milieu d'eux ce pauvre exilé qui était parti le cœur gai et plein d'ambition, mais qui était revenu désillusionné.

Durant la veillée, la petite Françoise chanta une petite chanson campagnarde qui remua beaucoup Joseph :

Tu l'avais dit, ô ma mère chérie :
Que bien peu d'or m'attendait dans ces lieux !
Je pleure hélas ! le ciel de ma patrie
Gardez votre or et laissez-moi partir...
Oh ! rendez-moi mon pays, ma chaumière,
Gardez votre or et laissez-moi partir.
Oui j'ai pleuré loin de ma bonne mère.
Loin de sa mère on souffre pour mourir.

Joseph se tenait près de son père les yeux pleins de larmes, et soupirait tout bas. Quand le deuxième couplet fut fini il éclata en sanglots, et sortit.

Mais il a pris son bâton de voyage
Pour s'en aller dans son joli pays ;
Mais, la douleur l'attendait au village
Sa mère est morte en appelant son fils.
Et lui, courant de chaumière en chaumière
Disait à tous dans un pieux transport :
Restez, restez près de votre vieille mère
Près de sa mère un enfant doit mourir !

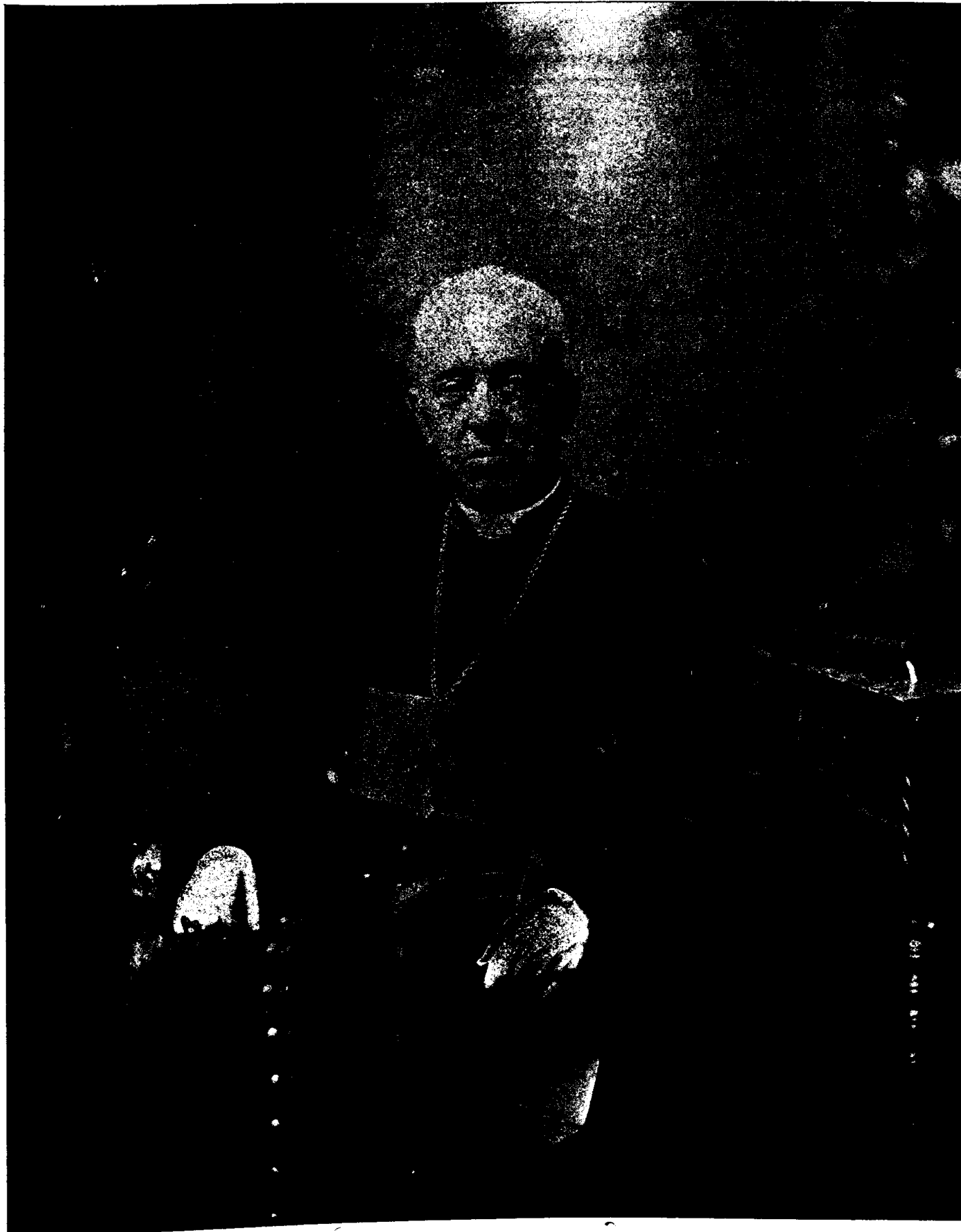
La petite Françoise chantait à ravir. D'un voix que l'émotion faisait trembler, elle sut conquérir l'assemblée. Chacun lui en fit son compliment.

Enfin, pour conclure ce récit : un beau dimanche on ne fut nullement surpris d'entendre M. le curé publier les bans de M. J. Berthiaume avec Mlle F. Giroux. Depuis, ils vivent heureux et contents car Dieu a béni leur union : un beau garçon rose et vigoureux réveille de ses petits cris le grand-papa Berthiaume qui, pour punir le petit gaillard, lui applique deux gros baisers sur ses joues satinées.

Aujourd'hui, quand quelques jeunes gens de la paroisse parlent d'aller aux Etats, Joseph leur fait la morale : " Pourquoi aller chercher le bonheur si loin ! il est à votre porte. Vous n'avez qu'à étendre les mains pour le saisir. Car, croyez-moi, notre beau Canada vaut mieux que ce pays éloigné. Si l'or ne coule pas à pleins bords, on est joyeux et content. D'ailleurs, est-ce que nos belles campagnes ne valent pas l'or américain ? Le sol canadien est riche et fertile, emparons-nous du sol et nous serons riches, le plus humble foyer dans son pays vaut mieux que deux richesses à l'étranger. "

RÉNÉ SAINTE-FOYE.

JUBILÉ ÉPISCOPAL DE Mgr MOREAU



Les 15 et 16 janvier dernier, le vénérable évêque de Saint-Hyacinthe a célébré le vingt-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale. A cette occasion, il y a eu des fêtes imposantes auxquelles ont pris part un nombreux clergé, tant du Canada que des Etats-Unis, et une grande foule de fidèles. Parmi les dignitaires ecclésiastiques présents on remarquait Son Excellence Mgr Falconio, délégué apostolique, et NN. SS. Bégin, Duhamel, Bruchési, Gauthier, Gravel, Emard, Bruneau, Decelles. L'allocution de circonstance, une pièce de haute éloquence, a été prononcée par Mgr Bruchési, archevêque de Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ se permet d'offrir au vénérable doyen de notre épiscopat l'expression de ses respectueux hommages.

PAGES CANADIENNES

JEANNE SAURIOL

L'amour de la patrie doit être un sentiment au-dessus de tous les autres : puisqu'il fait naître des dévouements si admirables, des actes d'héroïsme si sublimes.

Aussi longtemps que la flamme patriotique brilla forte et pure dans le cœur de ses citoyens, jamais un pays ne connut la décadence. L'histoire ancienne est là pour attester la gloire et la puissance des Romains et des Grecs, tant que chez eux le patriotisme prima, sans rival et sans alliage, toutes les autres ambitions.

Puisse cette flamme briller longtemps parmi nous, comme aux jours des luttes épiques, des sanglantes épopées où elle éclaira les dévouements sans nombre de nos héros et de nos vaillantes femmes canadiennes. Car elles aussi ont payé à la terre natale le tribut de leur dévouement. Disons-le à la gloire du sexe féminin : il n'y a pas un peuple, pas un pays au monde qu'il n'ait illustré de ses nobles actions et de ses faits héroïques.

Quand je relis les pages de notre histoire, je vois avec orgueil des noms de femmes briller au premier rang, parmi ceux mêmes qui, les armes à la main, défendirent vaillamment le sol canadien.

J'y vois de faibles femmes, — des de Verchères, des de la Tour, des Duclos, — transformées soudain en de magnanimes guerrières.

J'y vois encore des Marie Guyart, des Marguerite Bourgeois, des Jeanne Mance se dévouer avec un zèle et une charité infatigables à l'instruction de cette génération naissante sur qui reposait tout l'espoir et l'avenir de la colonie.

D'aucunes ont leur héros et leur héroïne de prédilection.

Les unes exaltent les hauts faits et les actions d'éclat de leur personnage favori ; les autres préférèrent aux couronnes de laurier, l'apothéose que décernent les sciences et les arts ; moi, je préfère à ces gloires immortelles, le dévouement obscur, ignoré, ce martyre du cœur qui ne connaît pas l'encens des honneurs, les enivrements du triomphe.

Celui-là ne s'inscrit pas en lettres d'or au frontispice de nos monuments ; humble et cachée, celle qui en est susceptible poursuit dans l'ombre sa mission douloureuse, s'oubliant elle-même, pour le devoir et la patrie, sans jamais attendre de récompense.

Parfois, hélas ! ce renoncement sublime dont quelques femmes nous ont laissé de si beaux exemples n'a pas été utile à la patrie. Mais lors même qu'il eût été stérile en certains cas, ou qu'il eût été invariablement infécond, quel pays ne serait fier d'avoir donné le jour à des femmes susceptibles de pareille abnégation ?

Dans cet album consacré aux souvenirs patriotiques, qu'on me permette d'évoquer une figure sympathique dont l'émouvante légende survivra, je l'espère, à l'oubli des siècles : celle de Jeanne Sauriol, la noble et pure jeune fille qui, ne pouvant ni verser son sang, ni dépenser ses forces pour sa patrie bien-aimée, lui a du moins immolé quelque chose d'elle-même, en lui sacrifiant son cœur.

Le Canada était, depuis quelque temps déjà, passé sous le joug de l'Angleterre ; les deux nations en paix cherchaient à oublier les querelles et les haines d'autrefois. Un échange d'aménités et de bons offices se faisait entre ces deux peuples, naguère si hostiles l'un à l'autre et dans la fréquence de ces cordiaux rapports, un jeune officier, appartenant à la fine fleur de la chevalerie anglaise, se sentit vaincu dans un pays où il était entré en vainqueur.

Ne pouvant résister à des attractions si fortes et si douces à la fois, il déposa sa fortune et son nom aux pieds de celle qui, pour le combattre, n'avait d'autres armes que le charme de son sourire et l'éclat troublant de son grand œil brun.

" L'amour impose à qui est aimé d'aimer en retour ", a dit Dante.

Jeanne bientôt avait distingué parmi cette foule empressée autour d'elle, cet admirateur discret dont le souvenir hantait ses rêves et agitait dans son âme de si douces émotions.

Ils étaient faits l'un pour l'autre : la droiture de son caractère, sa mâle énergie, la noblesse de ses sentiments répondaient aux aspirations de Jeanne. Il était comme la personnification de cet idéal que toute jeune fille cherche sur la terre.

Et quand à son tour, l'élégant officier, emparadié près d'elle, s'interrogeait, rien n'égalait pour lui l'élévation d'esprit, le pur rayonnement des vertus aimables qui caractérisaient l'élite de son choix.

Un jour pourtant, Jeanne s'éveilla brusquement du songe d'amour qui la berçait si délicieusement. Ce fut à l'heure, où, dilemme horrible, elle crut avbir à choisir entre cette affection qui illuminait sa vie, et la voix plus dure du devoir qui lui criait l'holocauste.

Quoi ! disait cette voix, elle, la fille de tous ces preux, qui avaient donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour conserver cette France nouvelle au drapeau fleurdelisé ; elle, la fière descendante de Jean Sauriol, qui n'avait jamais courbé le front sous la domination étrangère, qui, le mousquet au bras, bravement attaquait l'Anglais au passage, pactiserait avec cette race détestée ? s'allierait au vainqueur de son peuple ? Non, elle ne le devait pas.

Et résolument, au prix d'un martyre de tous les jours, d'une torture de tous les instants, Jeanne ferma les yeux à cet avenir heureux qui s'offrait devant elle et sacrifia sa jeunesse, son bonheur, les tendresses de la fiancée, les joies de l'épousée pour demeurer fidèle à ce sentiment généreux que Dieu mit au cœur de ses enfants : l'amour de la patrie.

Dévouement sublime, et peut-être inutile, qui ne se devait compter que par les larmes et les regrets de deux cœurs brisés.

Quand on a vingt ans, que la vie s'ouvre devant soi riante et pleine de promesses, quand une affection forte et sincère vient augmenter le charme de ce qui nous entoure, donner au soleil plus de chaleur, aux fleurs plus de parfum et de coloris, comme il en coûte de déchirements et de luttes pour dire alors un éternel adieu à ce que l'on aime.

Ces deux âmes parties du ciel en même temps, s'étaient perdues dans l'immensité des espaces, quand des événements que nul ici-bas ne saurait prévoir, faisant disparaître des distances infranchissables, les remettent en présence l'une de l'autre. Attirées bientôt par le lien magnétique qui les a toujours unies, rien désormais ne devrait plus les désunir.

Une âme a rencontré une autre âme et dans leur union mystique se reconnaît le gage de la félicité future.

Ce qu'il faut alors d'abnégation, de courage, d'héroïsme pour s'arracher ainsi aux plus séduisantes perspectives, pour repousser loin de ses lèvres altérées la coupe enchanteresse du bonheur, que le plume saurait l'exprimer dignement !...

Que celles qui ont aimé se souviennent.
Ah ! notre histoire contient des traits éclatants de courage, de vertu et de vaillance, pour quoi ne pas ajouter à ces pages glorieuses la touchante élogie de Jeanne Sauriol ?

FRANÇOISE.

LA FRANCE A PASSÉ LA

On a osé dire que nous ne pouvions nous targuer de tous ces beaux souvenirs, que la gloire de la France n'était pas la nôtre, que nous étions dégénérés. Ceux qui l'ont dit prétendraient-ils que nous soyons

dégénérés pour nous être mêlés avec eux ? Je ne le crois pas. En mettant en commun les grandes qualités de leurs ancêtres, les descendants des deux plus grandes nations du monde ne sauraient qu'y gagner.

Nous, des Français dégénérés ! Mais, messieurs, ce n'est pas une calomnie, car la chose n'est pas croyable ; c'est une absurdité. Partout l'origine française se trahit elle-même : vous la renieriez, qu'elle parlerait plus fort que vous. C'est une observation que tous les voyageurs, que tous les historiens ont faite : les populations que la France a laissées après elle sur tous les points du globe qui lui ont été soumis, se conservent et se développent malgré tous les obstacles.

Si vous rencontrez quelque part une maison rustique, blanchie soigneusement au dehors ; que, sur le seuil, un homme hospitalier vous souhaite la bienvenue, vous fasse partager de tout cœur le peu qu'il possède ; si la gaieté la plus franche préside à son foyer, messieurs, ne cherchez point : la France a passé là !

Si vous trouvez quelque part des hommes qui, au seul mot d'honneur, sentent bouillonner tout leur sang ; qui, à ce mot magique, s'élançant vers le champ de bataille et comptent le danger pour un plaisir, messieurs, ne soyez pas en peine : La France a passé à !

Si vous trouvez quelque part un groupe d'hommes plus sensibles encore au bienfait qu'à l'injure, et à l'injure qu'au malheur, aussi enthousiastes de ce qui est beau et grand que bons et tendres pour tout ce qui est faible, encore une fois, la France a passé là !

P.-J.-O. CHAUVEAU.

L'AMOUR DE LA PATRIE

L'amour de la patrie est naturel à l'homme. Si l'on passe rapidement des époques reculées jusqu'à nos jours, on trouve que partout le culte de la patrie était cher à l'homme. Chez les Hébreux, chez les Romains, on portait un grand amour à la patrie. *Pro aris et focis* ! disaient les Romains, — pour nos autels et nos foyers, — c'est-à-dire pour la conservation de ce que nous avons de plus cher ici-bas.

Puis vinrent les peuples barbares qui peuplèrent les pays d'Europe, d'où nous tirons notre origine. Comme nous, ils affectionnaient le pays qui les avait vus naître et qu'ils appelaient leur patrie.

Enfin, on sait que les enfants des bois, les sauvages eux-mêmes, bien qu'ils aient eu des continents à partager, sont, eux aussi, battus du mal des autres, et qu'ils affectionnent les forêts, les montagnes, les fleuves de leur patrie.

Les Esquimaux eux-mêmes, qui vivent dans les glaces du Nord, dans un pays où il fait noir la moitié de l'année, préfèrent à tout autre le coin de terre qui les a vus naître, leur pays, leur patrie.

Eh bien ! qu'est-ce donc que la patrie ?

La patrie, c'est le coin de terre où nous sommes nés, où nous avons grandi sous le toit paternel, dont nous avons parcouru la surface en tous sens : les champs, les bois, les vallons, les collines, les ruisseaux et les rivières, le petit sentier conduisant à l'école et à l'église ; c'est le village natal, le clocher du temple rustique, le cimetière de campagne où reposent les restes de nos ancêtres ; c'est la ferme exploitée par la famille, le centre où s'amassent les fortunes ; c'est l'endroit béni et sacré où nous avons rencontré pour la première fois celle qui est devenue notre épouse, la mère de nos enfants ; c'est là que nous avons vécu au milieu de nos frères et de nos sœurs, comme une joyeuse couvée de poussins sous l'aile protectrice de la mère ; c'est là que nous espérons nous retrouver un jour pour y mourir au milieu de nos parents et de nos proches, à l'ombre d'institutions bienfaisantes ; enfin, la patrie, c'est le territoire que la Providence nous a donné comme peuple et sur le sol duquel nous sommes chez nous !

Voilà ce que c'est que la patrie.

La Patrie, c'est ce que nous avons de plus cher ici-bas ; c'est ce que nous aimons le plus après Dieu !

L. C. BÉLANGER.

LES SIRÈNES

CHANT NAIF

Trois jeunes gens coiffés de chapeaux mous,
La canne en main et bottines vernies,
Suivaient la mer, quand un soudain remous
Leur causa des angoisses infinies.

Prompts, tous les trois se perchent sur un roc,
Hors du baiser des vagues insolentes ;
Mais ils n'étaient pas revenus du choc
Que les charmaient ainsi trois voix dolentes :

O belle, ô belle mer,
Ton élément amer,
Cause de tant d'alarmes,
O belle, ô belle mer,
Ton élément amer
Est pour nous plein de charmes.

Nos jeunes gens, de Virgile nourris,
Se souvenant des sirènes cruelles
Aux douces voix, sur des écueils fleuris,
Serrent leurs rangs pour se mieux garder d'elles.

Mais, voyons-les, au moins, se disent-ils.
Aucun danger là-haut sur notre socle !
Comment sont faits ces êtres si subtils...
Les dieux sont bons—nous avons un binocle !

O belle, ô belle mer,
Ton élément amer,
Cause de tant d'alarmes,
O belle, ô belle mer,
Ton élément amer
Est vraiment plein de charmes.

Nos jeunes gens qui reprennent du cœur,
L'émotion première étant tombée,
Binocle à l'œil, s'éjouissent au chœur
Captivant des sirènes, bouche bée.

Pendant qu'ainsi leurs regards enflétrés
Fouillent partout la profondeur des ondes,
Ils peuvent voir, dans les flots azurés,
S'ébattre au loin... Quoi donc ? Trois beautés blondes.

O belle, ô belle mer,
Ton élément amer,
Cause de tant d'alarmes,
O belle, ô belle mer,
Ton élément amer
Est tout plein de leurs charmes.

La mer montait ; le roc est assiégé—
Qu'advient-il de ces bottes vernies ?
Notre trio, penaud, découragé,
S'entend moquer des trois mauvais génies.

Périront-ils ? Ils sautent bravement
Dans les flots verts qui dépassent leurs guêtres.
Les sirènes, là-bas, hâtivement
S'habillent et chantent sous les grands hêtres :

O belle, ô belle mer,
Ton élément amer
Cause de tant d'alarmes,
O belle, ô belle mer,
Ton élément amer
N'a plus pour eux de charmes.

JULES MARIE LANOS

LÉGENDE DU SAINT-SÉPULCRE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET LE WALY DE JÉRUSALEM

Il est midi, le soleil tombe à plomb sur Jérusalem
accablée et l'embrase de ses rayons dévorants. Tout
dort dans la ville, depuis le waly (*) dans son divan,
jusqu'au soldat dans son corps de garde et au men-
diant dans la ruelle poussiéreuse, parmi les cailloux et
les chiens.

Deux hommes, franchissant par une brèche les murs
de Jérusalem, tout récemment démantelée par le sul-
tan de Damas El-Malek el-Moaddem Eïssa, et glissant
silencieusement le long des rues solitaires, arrivent
sans être aperçus, jusque sur le parvis de la *Basilique*
du Saint-Sépulcre.

Ce sont deux pèlerins misérables, moitié moines et
moitié mendiants ; un capuchon recouvre leur front
rasé, une ceinture de corde, soutenant leur gourde,
serre leur robe de bure en haillons, une branche de
palmier, dépouillée de ses feuilles, soutient leurs pas
appesantis.

Le plus âgé des deux moines, qui semble diriger en
(*) Waly ou gouverneur, titre de l'émir qui administrait
Jérusalem sous les sultans ayoubites d'Égypte.

maître absolu l'expédition, heurte d'une main ferme à
la porte toujours verrouillée du *Saint-Sépulcre*. La
garde paresseuse, qui veille sous le porche, s'arrachant
aux douceurs de la sieste, demande d'une voix irritée,
à travers le guichet, ce que prétendent les survenants.
" Vénérer le Saint-Sépulcre ! " La garde tendit la
main : " Neuf sequins d'or par tête, total : dix-huit.
Payez ! " Tel était, en effet, le droit exorbitant im-
posé aux pèlerins par l'avarice musulmane. Selon le
beau mot de Chateaubriand, il fallait payer à Maho-
met, et payer très cher, le droit d'adorer Jésus-Christ.

— Nous n'avons rien, déclare nettement le plus
grand des deux moines ; pour l'amour de Jésus, Fils
de Marie, laissez-nous entrer !

— Ah ! tu n'as rien, misérable chien, et tu viens
nous réveiller ! Attends !

Et les soldats, s'élançant de leur repaire, rouent
de coups les deux moines et les entraînent chez le
waly.

Réveillé de sa sieste et d'aussi méchante humeur que
ses subordonnés, le *waly*, passant à son tribunal,
écoute le rapport du chef de poste et ordonne aux
moines de verser sur-le-champ la somme réclamée et
de la doubler à titre d'amende.



Saint-François d'Assise et son compagnon entrent à Jérusalem par une brèche

— Nous n'avons pas un dirhem, ô effendi, déclare
le plus âgé des deux moines. Fais-nous fouiller, si tu
veux, par des gardes. Nous sommes des moines men-
diants, nous ne recevons pas d'argent et n'avons que
le pain que Dieu nous donne.

— Et vous osez vous présenter pour entrer au *Saint-
Sépulcre* ! et sans doute, ce même jour, vous vous êtes
glissés subrepticement dans Jérusalem sans acquitter
le droit de péage à la porte de Jaffa ?

— Tu l'as dit

— Bourreau, tranche-leur la tête.

Son sabre à la main, et ricanant d'un rire féroce, le
bourreau a déjà posé la main sur la tête du moine :

— Un instant, dit celui-ci. Emir, qu'est-ce pour toi
qu'une minute de plus ou de moins ! Ordonne d'abord
à ton secrétaire de t'apporter la lettre placée sur ma
poitrine, et que mes mains liées m'empêchent de te
présenter moi-même !

Surpris, le *waly* donne l'ordre demandé. Le secré-
taire, écartant la robe du moine, prend sur son cœur
un carré de parchemin. Il le regarde et pâlit. C'est
qu'un fil de soie pourpre retient les plis de la lettre, et
qu'à ce fil rouge pend une bulle d'or sur laquelle on
lit en lettres arabes, le nom du très haut et très puis-
sant prince le sultan d'Égypte et du Caire : El-Malek-
el-Camel. Le *waly* aussi a reconnu le cachet et la
paleur de la mort a envahi son visage :

— Lis ! dit-il à son secrétaire, d'une voix éteinte.

Et le secrétaire, à demi-défaillant, lit la missive

écrite en encre de carmin, et par laquelle le roi de
rois et sultan des sultans, maître des deux Égyptes,
déclare prendre sous sa plus affectueuse protection le
moine François, son meilleur et plus cher ami, qui a
étonné sa cour par de nombreux miracles, le recom-
mande, ainsi que son compagnon, à son cousin le sul-
tan de Karac et de Damas, et à tous ses officiers ; et
menace de tout son courroux et d'une vengeance exem-
plaire tous ceux, grands ou petits, qui oseront faire à
l'un ou l'autre la moindre injure...

Ce moine, c'est saint François d'Assise, l'ami de
Dieu et de la pauvreté, le grand thaumaturge, le
grand prédicateur de l'Orient, le Père de l'Ordre séra-
phique, qui vient fonder une maison à Jérusalem et
remplacer, autour du *Saint-Sépulcre*, les chevaliers
vaincus et les hommes d'armes en déroute, par des
moines en robe de bure, toujours prêts à donner leur
sang pour la défense du saint Tombeau.

— Pardonne, s'écrie le *waly*, pardonne, homme de
Dieu, et ne déchaîne point contre moi le formidable
courroux du tout-puissant sultan d'Égypte. Accepte
le sorbet, toi et ton compagnon, et, en retour des
injuries que tu as subies, demande ce que tu veux.
Prends cette bourse qui renferme cent pièces d'or.

— Seigneur, répond le moine, je te l'ai dit, nous ne
recevons ni or ni argent. Ne crains rien du sultan d'É-
gypte. Mais puisque tu veux bien m'offrir une grâce,
écoute : tout à l'heure en traversant le quartier désert
de Sion, j'ai aperçu auprès de l'église du Cénacle,
transformée, hélas ! en étable, j'ai aperçu une mesure
abandonnée et croulante. Donne-la-moi à perpétuité,
à moi et à mes religieux pour toute la suite des temps.
Je m'en ferai une petite demeure où je pourrai, avec
mes frères, prier Jésus, Fils de Marie, à côté du lieu
où il célébra sa dernière Pâque avec ses apôtres. En
retour de ce bienfait, je te recommanderai moi-même
aux sultans du Caire et Damas qui, à ma demande, te
confieront, j'en ai la certitude, un gouvernement de
plus haute importance.

— Accordé ! s'écrie joyeusement l'émir, trop heureux
d'en être quitte à si bon marché. Greffier, dresse sur-
le-champ l'acte de donation, que j'y appose mon cachet.
Et toi, ami de Dieu, demeure en paix à Jérusalem et
prends soin du *Sépulcre* du Fils de Marie que je con-
fie à ta garde et t'autorise à entretenir et à parer !

Et c'est ainsi que, au péril de sa vie, le bon saint
François, l'admirable saint qui causait avec Dieu,
reçut les stigmates de Jésus-Christ et prêchait aux
oiseaux, fonda la première maison franciscaine de
Jérusalem, cette maison d'où est sortie cette phalange
de moines héroïques qui, durant cinq cents ans, au
milieu du silence de l'Europe indifférente, préserva le
Saint-Sépulcre et le conserva à l'amour exploré des
fidèles et des pèlerins.

CE QUE MANGENT LES SOUVERAINS

Nicolas II a un appétit moyen il méprise le caviar
national, toutes ses sympathies culinaires vont à la
brandade de Nîmes : morue pilée et huile d'olive, pas
d'ail.

L'empereur d'Autriche a une prédilection marquée
pour le mou de veau au vin, tous les goûts.

Le sultan rouge se nourrit surtout d'œufs à la coque
et d'œufs gobés.

Le roi d'Italie adore les crèmes, plus particulière-
ment celles composées de thé infusé de jaunes d'œufs,
beaucoup de sucre. Gare au diabète !

S. M. Victoria était une végétarienne qui pouvait
rendre des points à " notre oncle ".

La reine d'Espagne mange des viandes saignantes,
bien qu'elle les exècre, pour l'exemple ; elle espère
inciter le roi son fils à l'imiter. Pauvre petit !

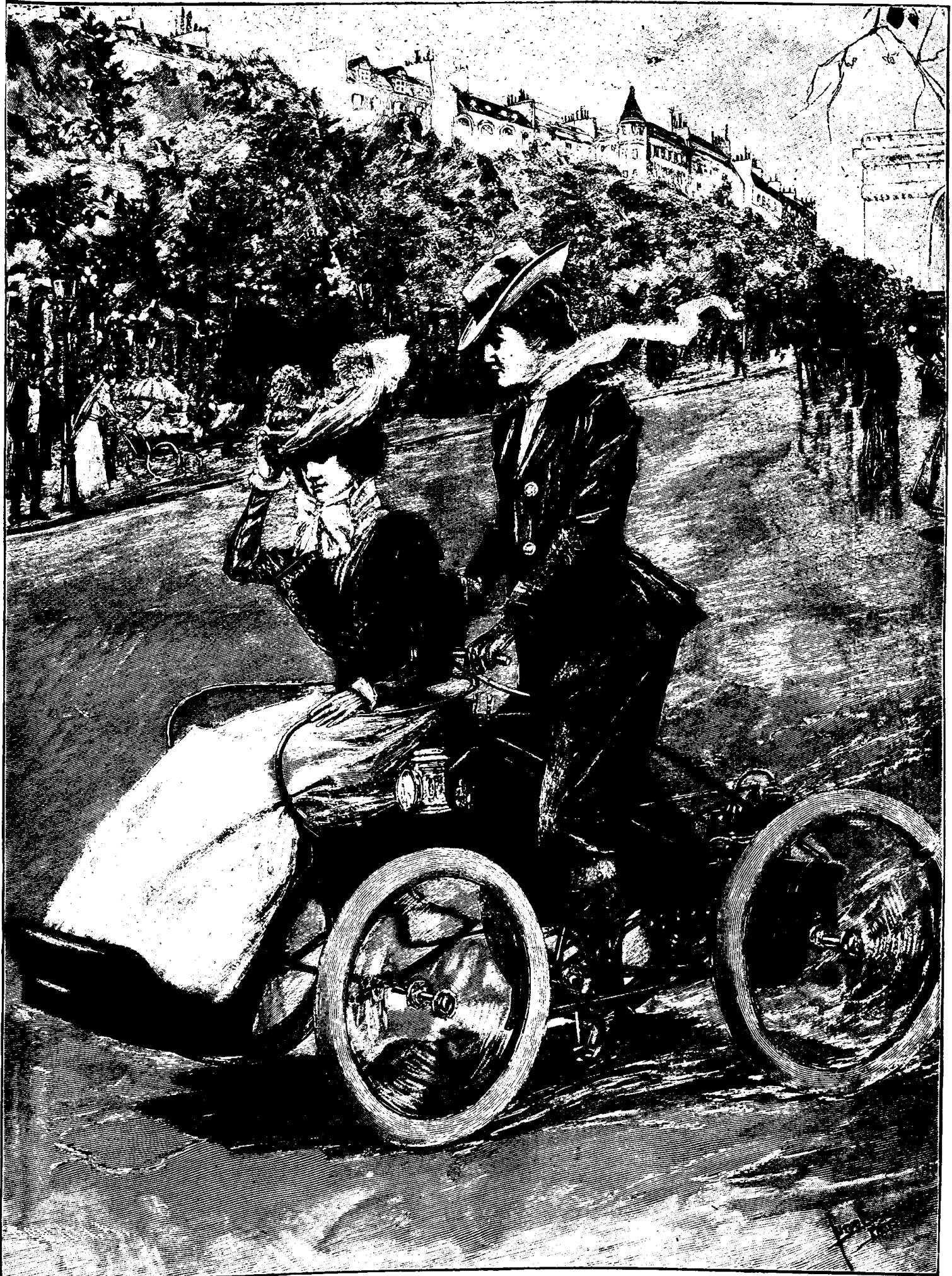
Guillaume II mange peu, malgré qu'il se dépense
beaucoup physiquement ; le gibier à plumes à ses
préférences, plus particulièrement les grives en salmis.
Quatre grives ne lui font pas peur ; c'est sa seule
gourmandise.

La reine Wilhelmine a une affection caractérisée
pour le gigot d'agneau et le filet de bœuf cuit à l'an-
glaise. Appétit confinant à la boulimie.



PASSE-TEMPS D'AUTREFOIS : LE CLAVECIN

de
Oli
son
les
tio
gn
do
de
qu
M
da
mi
pe
à
do
de
oll
l'a
br
Ce
pa
l'i
n'
sic
un
en
n'
oo
oo
fa
en
au
la
ra
ee
m
m
le
re
é
G
b
p
n
v
m
a
o
le



PLAISIRS MODERNES : LE MOTOCYCLE

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

AUX DAMES

POUR LES BALS ET SOIRÉES

Il existe une différence immense entre donner un bal ou tout simplement une soirée, et cela comme élégance, comme étiquette et comme luxe ; mais par exemple, comme savoir vivre, la règle est toujours la même, c'est à dire qu'une maîtresse de maison montrerait le plus mauvais goût et un manque complet de convenance si elle était très parée ce soir-là. Une toilette simple est de rigueur comme politesse à faire à ses invitées.

Des invitations que l'on fait pour un bal s'envoient toujours quinze jours à l'avance, afin que les dames auxquelles elles sont adressées aient le temps de s'occuper de leur toilette. Les invitations pour simples soirées peuvent avoir lieu l'avant-veille, la veille ou le jour même, selon l'importance qu'on veut leur donner.

La toilette des dames invitées à un bal doit être fort soignée. Les convenances d'âge, de position, d'agréments physiques doivent être observées là plus que partout ailleurs.

Les jeunes danseuses se coiffent en cheveux, se parent avec des fleurs, portent à la main un éventail, un carnet de bal. Ce dernier article serait déplacé chez une dame, qui, à raison de ses années, ne danse que quelques valse ou contredanses. Les jeunes dames

seules aussi portent des couleurs tendres ; mais toutes doivent avoir des parures fraîches et de bon goût.

C'est au bal surtout qu'il faut se défendre de la ridicule ambition de vouloir être la plus belle. Chez soi, et à raison même des soins que l'on prend, on se trouve mise à ravir. Les félicitations de famille achèvent l'illusion. On arrive avec l'orgueilleux espoir d'éclipser toutes les toilettes, et dès les premiers pas on reconnaît son erreur, on en vient à craindre d'être la moins brillante et il en reste malgré soi un air contrarié, une impression désagréable qui nuit à l'amabilité.

Une jeune dame ne peut aller au bal sans son mari, ou en l'absence de celui-ci, sans une amie et le mari de cette amie, car il lui faut le patronage d'un monsieur.

On ne va pas au bal en grand deuil, mais on peut, sans inconvenance, paraître dans le monde à la moitié du deuil d'un oncle et même à la fin d'un deuil plus grave. Toutes les parures qui sont à la fois deuil et demi-deuil conviennent alors, telles que les velours, satins noirs, moires, dentelles noires ; les étoffes de soie grise, toutes les parures blanches, les ornements d'argent, le jais ; et pour fleurs de deuil, les violettes de Parme, la pervenche, le lilas et toutes les fleurs blanches. Quitter le deuil pour un bal, et le reprendre le lendemain, est une bizarre invention qui ne doit pas être imitée.

On sait généralement qu'une dame ne peut refuser de danser avec aucun des messieurs qui l'invitent, à moins qu'elle ne soit engagée précédemment. L'omission de ce précepte et de fréquents malentendus causent quelquefois de fâcheuses altercations. Dès l'entrée au bal, les danseurs s'approchent en s'inclinant d'une dame, et lui demandent quelle contredanse ou quelle valse elle veut bien leur faire l'honneur de leur promettre. La dame assigne celle dont elle peut disposer, et l'inscrit sur son carnet.

Ce serait une ridicule et malveillante fatuité que de montrer son carnet couvert de noms, aux dames peu invitées, à celles que leur âge oblige à ne guère danser. Leur rappeler, leur mieux faire sentir leur privation est tout à la fois manquer de tact et de délicatesse. On ne saurait mettre trop de gracieuse modestie lorsqu'on est favorisée en quelque chose.

Le bal a ses victimes, et beaucoup de jeunes personnes y ont passé des moments bien amers. Voir en effet ses voisines charger leur carnet, tandis que le sien demeure inutile ; rester seule, quand au signal de l'orchestre toutes les danseuses partent joyeusement ; n'être invitée qu'à cet instant pour faire *vis-à-vis* ou nombre ; n'être engagée que par le maître de la maison ; ne trouver de rares danseurs qu'à la fin du bal, et quand les autres dames se reposent, c'est, il faut le dire, un intolérable tourment ; mais ce tourment doit être souffert avec calme et sans jamais s'échapper par nulle manifestation. C'est à la maîtresse de maison à prévenir une telle épreuve, à ne pas supporter que chez elle le plaisir devienne, pour personne, une anxiété ; mais c'est encore aux danseuses fortunées à protéger secrètement les dames délaissées, à leur envoyer, sans jamais s'en vanter, des danseurs de leur connaissance.

Il est fort important de garder une physionomie bienveillante, une tenue modeste, une danse gracieuse et contenue ; sauter, gambader, se dessiner en dansant, affecter des airs prétentieux, des poses voluptueuses, c'est vouloir se rendre, aux yeux des gens mal intentionnés, un objet de raillerie ; aux yeux des gens raisonnables, un objet de pitié ou de dédain.

Il est déplacé de danser beaucoup avec le même danseur ; néanmoins, on peut accepter deux ou trois fois l'invitation d'un même monsieur, surtout s'il est de connaissance et si la danse est différente. Danser

avec son mari, avec son frère, est une chose bizarre qu'on se permet à peine dans l'intimité.

Les dames ne peuvent rien prendre au buffet sans qu'un monsieur leur offre le bras et les fasse servir. Elles peuvent, toutefois, se promener entre elles dans la salle de danse, aller causer quelques instants avec les personnes de leur connaissance, mais non pas se rendre à la salle de jeu, au souper surtout, au vestiaire, sans le bras d'un monsieur.

Les bonnes manières exigeant que l'on soit toujours ganté, les danseurs, et surtout les danseuses acceptent toutes choses sans ôter leurs gants. Ils font très bien, quand les objets ne sont pas susceptibles de gêner ou de salir une main gantée ; mais, hors de ces cas, c'est une affectation un peu ridicule, attendu qu'on s'expose à paraître gauche et à porter tout le reste du bal des gants souillés.

Les bals et les soirées sont très féconds en accidents pour la toilette. Souvent des domestiques maladroits, des jeunes gens étourdis ont gâté la plus charmante et la plus coûteuse parure. Quel que soit le degré de son désappointement, la dame victime de ces imprudences ne doit manifester d'autre sentiment qu'une aimable résignation. Elle doit même en plaisanter. Le dépit, l'impatience, même contenue, seraient du plus mauvais ton.

Une simple soirée, même dansante, ne comporte pas l'orchestre : on danse donc au piano, et quand on ne s'est pas assuré un joueur de contredanse pour toute la soirée, c'est à la maîtresse de la maison à se sacrifier, non en tenant toujours le piano sans chercher à se faire aider par personne, mais en commençant la soirée et reprenant très souvent ce travail, afin d'en éviter la peine aux autres. Par contre, elle doit danser très peu et seulement quand toutes les jeunes femmes et les jeunes filles ont été priées, car tenir la



Robe de bal pour jeunes filles



Robe de bal pour jeunes filles

place d'une de ses invitées est lui faire une impolitesse.

Si la maîtresse de la maison a une fille qui soit en âge de figurer à cette soirée, il faut qu'elle habitue cette jeune personne à l'aider dans sa tâche, non en lui laissant prendre ces petites manières d'autorité qui sont un ridicule dans la jeunesse, mais en la faisant s'occuper de ses jeunes compagnes, la laissant peu danser pour laisser la place aux autres, comme principe de bonne éducation.

Ne permettez pas qu'on cause pendant qu'un musicien se fait entendre, car fût-il même médiocre et ennuyeux, c'est votre hôte : vous lui devez donc protection. Quand une personne que vous priez de jouer ou de chanter se fait trop solliciter, n'insistez pas, car elle peut réellement avoir des raisons pour vous refuser, et, dans le cas contraire, il n'est pas mal que ces prétentieux, ou petites précieuses, en soient pour leurs façons ; cela leur apprendra à vivre ; car rien ne montre plus un manque complet d'éducation que cette façon d'agir.

Dans une page subséquente, nous donnerons des recettes et conseils sur la préparation des sirops et glaces, comestibles de buffet, pour bals et soirées, ainsi que sur le soin et l'étiquette qu'il faut apporter au service de ce que nous appelons : le réveillon.

En vous retirant d'une soirée intime, vous saluez d'abord les chefs de la maison, puis tous les assistants en masse. Au départ d'un bal, au contraire, vous dites seulement un adieu inaperçu aux personnes qui vous ont reçu, et vous vous éloignez sans exciter en rien l'attention.

CONSEILS DE LA MÉNAGÈRE

Pour dérouiller les clous, clés, serrures ou autres ferrailles, laissez-les tout simplement tremper dans du pétrole jusqu'à ce qu'ils soient redevenus ce qu'ils doivent être.

Moyen de jaunir les tulles et les dentelles.—On prépare une forte infusion de thé mi-partie noir, mi-partie vert, et on y laisse tremper les dentelles pendant cinq à six heures. On les retire ensuite pour les étendre sur une planche habillée de flanelle. On repasse à l'envers en relevant bien les picots.

Un curieux remède préventif.—Pour se garantir des maladies épidémiques, il est bon de faire usage de l'ail et l'échalotte. Pour faire disparaître l'odeur de ces légumes, avoir recours à la cuisson qui l'atténue beaucoup. Il suffit d'en mettre un peu dans chaque plat.

Divers emplois du pétrole.—Le pétrole enlève les taches sur les meubles vernis ; il nettoie parfaitement et fait briller comme de l'argent les ustensiles en étain, en versant sur un chiffon de laine avec lequel on frotte l'objet. Il est aussi d'un usage précieux pour l'entretien des chaussures, dont il assouplit le cuir durci par l'humidité et lui rend la souplesse du neuf.

Manière d'enlever les taches d'encre sur le linge.—Lavez, d'abord, la tache à l'eau fraîche, puis laissez-la tremper pendant quelques minutes dans du lait bouillant. Savonnez et rincez toujours dans du lait bouillant. Il ne restera plus qu'une légère tache fauve, qui s'en ira à la première lessive sans emporter le morceau. Ce procédé est bien supérieur au sel d'oseille, qui brûle toujours un peu le linge.

Contre les punaises.—Une vieille méthode campagne, que l'on dit toujours couronnée de succès, est celle-ci : Abandonnez pendant quelques jours—et s'il s'agit d'une chambre à coucher—pendant quelques nuits, la pièce suspecte ; mettez sur le lit, le plancher, les meubles adossés aux parois, des feuilles de haricots. Tous les matins, faites une visite et vous récolterez les punaises. Prolongez le procédé jusqu'à ce que vos feuilles de haricots soient indemnes de leurs désagréables hôtes.

Correspondances Muettes

L'un près de l'autre, sans parler,
Que de fois, les mains enlacées,
Laissons-nous flotter nos pensées
Au courant qui les fait aller !

Nous demeurons ainsi des heures,
Nos cœurs battant d'un rythme égal,
Portés vers le monde idéal
Par nos pentes intérieures.

C'est comme un mystique entretien,
Tout aussi suivi, plus bizarre ;
Tu sais où mon esprit s'égare,
Je sais de même où court le tien.

Mais le charme muet s'envole,
Soudain se détendent nos doigts ;
Nous parlons : la même parole
Sort de nos lèvres à la fois ;

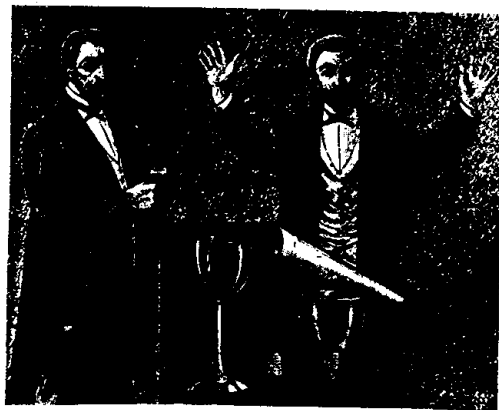
Et du mot qui rompt nos silences
Le sens ne diffère jamais :
Ce que tu dis, je le pensais,
J'allais dire ce que tu penses.

JOSEPHIN SOULARY.

MAGIE BLANCHE

UN VERRE ÉVAPORÉ

Un petit verre de liqueur, au milieu d'une séance de magie, c'est bien bon pour le prestidigitateur dont les boniments à perte d'haleine ont altéré la voix, dont les fourbes manœuvres et les simagrées mensongères—nécessaires, hélas, pour produire les illusions charmantes—ont fatigué le cerveau ; c'est chose agréable aussi pour le, ou pour les spectateurs privilégiés que le sorcier invite à déguster *coram populo* cette petite friandise dans un but tout à fait intéressé : afin de n'avoir pas l'air d'être un affreux gourmand et de pouvoir soigner sa petite personne sous prétexte de politesses à autrui.



Mais vous comprenez que, rendre vulgairement son verre vide à qui le lui a remis plein, serait trop banal pour un magicien. Donc, après avoir savouré chartreuse, cognac, rhum, quinquina ou raki, notre homme regarde un instant son verre vide, et, d'un air de dédain superbe, le lance en l'air...

—Rien ne retombe ? Aucun bruit de verre brisé ? ?

—C'est que le verre est retourné, tout seul, au milieu de ses confrères, dans le petit cabaret d'ébène qui leur sert de logement.

Deuxième édition, lecteur mon ami, de l'escamotage à la manche.

Préparez, comme je vais vous le dire, un petit verre à liqueur, de la forme indiquée par la gravure, autant que possible. Cassez en le pied (V, fig. 3), mais un peu plus bas qu'on ne l'a indiqué dans le dessin.

Prenez un dé à coudre du prix de cinq centimes et faites-y, au fond, un trou (D, fig. 3).

Recourbez en forme de boucle B (fig. 3) un brin de fil de fer dont vous introduirez les deux extrémités repliées en sens opposés dans le dé.

Avec du plâtre gaché rapidement dans du blanc d'œuf, faites un mastic épais au moyen duquel vous scellerez dans le dé le petit bout de tige resté adhérent à la coupe du verre ; vous pourriez aussi employer ici du mastic de vitrier ou même simplement

de la cire à cacheter ; mais l'adhérence des deux parties serait moins forte.

D'une manière ou d'une autre, la coupe du verre dont vous avez enlevé le pied, et le dé à coudre terminé par une petite boucle en fil de fer formeront, réunis, la pièce T que vous voyez au numéro 3 de la gravure.

Si vous tenez le verre comme le montre la figure 1, personne ne se doutera qu'il n'a point de pied : on le croira semblable à ceux que vous avez présentés à vos invités.

La disparition du verre se produira en étendant brusquement les bras (fig. 2). Tout se passe ici comme pour la disparition du mouchoir ; seulement, ici, la ficelle est simple : l'un des bouts est attaché au poignet gauche ; l'autre, à la petite boucle en fil de fer placée au sommet du dé.

MAGUS.

NOTRE GALERIE NATIONALE

La publication de nos portraits historiques ayant reçu l'approbation du public, nous allons tâcher de rendre cette galerie aussi complète que possible, et nous avons l'espoir qu'elle deviendra un véritable monument élevé à la gloire de notre nationalité. Le choix judicieux des portraits, leur apparence artistique, leur grandeur uniforme, la notice biographique qui les accompagne, tout en un mot, concourt à en faire une galerie unique et précieuse que tous les Canadiens français, tous les patriotes, devraient encourager en la recommandant.

PORTRAITS PARUS JUSQU'À CE JOUR

Numéro du journal	Nom
847	Louis-Joseph Papineau
848	Jeanne Mance
849	Mgr Louis-François Laféche
850	Faucher de Saint-Maurice
851	Samuel de Champlain
852	Sir George-Etienne Cartier
853	Marie-Madeleine de Verchères
855	Alphonse Lusignan
857	Montcalm
860	Honoré Mercier
861	Antoine Gérin-Lajoie
863	Oscar Dunn
866	J.-A. Chapleau
872	Abbé Léon Provencher

L'Hermine de Bretagne.—Un des premiers rois bretons, Conan Mériadec, allant en expédition guerrière, aperçut un jour, prise entre un ruisseau bourbeux et sa troupe, une petite hermine qui poussait des cris de détresse.

Le prince la crut blessée et témoigna le désir de s'en emparer.

—Seigneur, dit un officier, cette blanche petite bête n'est point blessée ; la seule cause de sa douleur, c'est ce ruisseau qu'elle ne peut traverser sans salir sa fourrure ; l'hermine préfère la mort à la moindre tache.

Le roi s'avança : la pauvre petite hermine tourna vers lui son œil désespéré et vint se réfugier dans ses mains étendues. Il l'emporta, il la combla de soins. Elle, reconnaissante, s'attacha au prince et aux siens, les suivant partout. C'est pourquoi, à sa mort et en souvenir d'elle, Conan Mériadec fit broder une hermine sur ses vêtements et sur ses bannières, avec cette inscription : *Potius mori quam fedari* (plutôt la mort que la souillure) qui est devenue celle des armes de Bretagne.



L'ÉTERNELLE FIANCÉE

PAR DANIEL RICHE

Le dimanche de Pâques de l'année 1812, une foule élégante envahissait la nef de l'église Saint-Jean. Bavardant, chuchotant, bruyamment on s'installait pour entendre le premier sermon du Père Joseph, un dominicain dont la renommée d'éloquence était parvenue jusqu'en la petite ville.

Déjà il était en chaire, énumérant, sans qu'on y prêtât attention, les messes de la semaine, les jours de fêtes, les demandes de prières; pourtant, aux publications de mariages, toutes ces dames, intéressées, subitement se turent, et sa voix forte, dans le silence, alla frapper jusqu'aux frises des voûtes :

"... Il y a promesse de mariage entre Mlle Cécile-Marie-Odetta de Miremont et M. Jean-Robert de Penbrock, lieutenant aux gardes. Si quelque personne voyait empêchement à cette union, elle est obligée, sous peine de péché grave, de nous le faire connaître sans délai..." Un vif mouvement de curiosité fit tourner toutes les têtes vers Odette et Miremont.

Assise à sa place habituelle, près du chœur, son gracieux visage aux tendres yeux pâles ombrés par une large capeline couverte de roses, la jeune fille s'inclinait dévotement sur son missel.

Mais cette attitude édifiante ne servait qu'à dissimuler son émoi. Elle ne pouvait prier. Aussi laissant le prédicateur, son sermon commencé, proclamer la résurrection du Christ, Odette donna libre cours aux douces pensées qui l'assaillaient.

C'en était donc fait !... Sa femme !... elle était sa femme ! car leurs deux noms étaient ainsi publiquement accolés l'un à l'autre, et cet avis officiel de leur amour, lancé par le prêtre, équivalait bien à l'irrévo- cable oui qui serait prononcé dans quelques jours.

Depuis quand s'aimaient-ils ? Elle n'en aurait su fixer la date. Toujours, aussi loin qu'elle remontait dans ses souvenirs, elle le voyait, lui, grand, robuste, se plier, se courber devant sa faiblesse de fillette blonde. Oh ! combien elle était fière de cet amour, combien elle était reconnaissante à Robert qui, d'une brusquerie, d'une chiquenaude, eût pu meurtrir son âme, blesser son corps, de se ployer ainsi à ses moindres désirs !

A ses côtés, interrompant sa rêverie, il y eut un bruit de chaises remuées, auquel succéda un grand recueillement, seulement coupé par le tintement de la sonnette de l'enfant de chœur.

Odette leva les yeux. Dans l'engraisaillement de l'encens, le maître-autel lui apparut, enflammé par mille cierges, éblouissant de lumières. Des larges vitraux, un rayon de soleil, en ligne droite, tombait sur le grand Christ en croix, lui donnant une saisissante impression de vie, pendant qu'une voix vibrante de soprano emplissait tout l'édifice de ses intonations pures, incitant les fidèles à s'humilier, à prier.

Gagnée par tout ce mysticisme, émotionnée au plus haut degré, Odette sentit une mollesse l'envahir ; le visage en ses mains, elle pleura, douce rosée apaisant la nervosité qui était en elle.

Et, heureuse surhumainement, la vierge presqu'une femme balbutia, au milieu de ses larmes en sa joie d'être, en son bonheur d'aimer, de larges remerciements à ce Dieu en qui elle croyait.

* *

Distraitement, devant la croisée, Odette brodait pour occuper ses doigts, bien plus attachée à observer la rue qu'à tirer son aiguille, en l'impatience du retard inexplicable de Robert. Enfin elle l'aperçut.

En un bond, elle fut au seuil du salon, ordonnant au valet de pied d'ouvrir immédiatement ; puis elle se sauva, coquette, pour se pelotonner dans un fauteuil, faisant mine d'être fort absorbée.

Et ainsi, en cette pose mutine, elle était si charmante, son teint éclatant de blancheur, sa fine cheve-

lure blond cendré s'harmonisant admirablement avec la nuance délicate de sa toilette de surah mauve, que Robert, pris par le charme qui se dégageait d'elle, s'arrêta un instant à la contempler. Mais il domina son attendrissement, et, s'avançant de quelques pas, murmura :

—J'ai des excuses à vous faire, ma chère Odette, je suis un peu en retard.

Elle poussa une exclamation :

—Comment ! c'est vous !... je croyais que vous aviez oublié le chemin de notre demeure.

—Vous êtes fâchée ?

—Furieuse, monsieur ! Un quart d'heure d'attente ! j'ai été fort inquiète.

—Ne m'en veuillez pas, Odette, je suis si malheureux !

Sa voix tremblait tout en prononçant ces mots, qu'effrayée, elle se tourna brusquement :

—Robert, qu'y a-t-il ?

Comme il hésitait, elle répéta, colère presque :

—Qu'y a-t-il ? vite.

—L'empereur a déclaré la guerre... Demain, nous partons pour la Russie.

Odette se dressa :

—C'est impossible ! c'est pour me taquiner, c'est un jeu, n'est-ce pas ?...

—Hélas ! J'ai reçu l'ordre de regagner mon régiment ce soir même.

—Mais il faut aller voir le colonel... le général... l'Empereur même, leur expliquer que nous nous marions dans huit jours, que vous ne pouvez partir ainsi...

Affolée, elle le poussait vers la porte :

—Courez !...

Il ne bougea point, secouant seulement la tête, très triste.

—Implorer un délai, un sursis du colonel ?... à quoi bon !... Déjà il y était allé. Pour toute réponse, celui-ci lui avait déclaré sèchement que les femmes passaient après la Patrie. Il avaient insisté, pleurant presque. Alors, goguenard, son chef, un soudard abruti, l'avait presque traité de poltron, de lâche : son mariage ? un prétexte, sans doute !... Et il s'était enfui, en la crainte de le frapper.

Mais Odette, toute pâle, sans écouter ces explications, angoissée, lui prenant les mains, insistait :

—Que vous importe ! vous ne partirez pas.

—Il le faut ! répondit-il plus ferme. Je ne veux pas que cet homme puisse croire que j'ai peur ! mais je laisserai ici tout mon espoir, toute ma vie.

Et l'attirant à lui, il murmura :

—M'attendrez-vous, Odette ? Avez-vous le courage de rester ma fiancée aussi longtemps que durera l'absence ?

—Robert demeurez, je vous en conjure !

—C'est impossible... M'attendrez-vous ?

—Toujours ! soupira-t-elle.

Et comme ils unissaient leurs lèvres en un ultime baiser les liant indissolublement l'un à l'autre, à bout d'effort, la frêle enfant s'évanouit.

* *

En l'encoignure de cette même croisée où, quelques mois auparavant, le sein soulevé d'une douce émotion, Odette boudait Robert d'un léger retard, elle se trouvait encore. Mais cette fois l'attente se prolongeait cruellement, et au sourire qui, jadis, si souvent éclairait son délicat visage, avait succédé un pli sombre.

Oh ! ce n'était pas peur que là-bas, en ces guerres éloignées, son fiancé fût tué par une balle ennemie—elle ne s'imaginait point que pareille douleur pût jamais l'atteindre. Elle ne craignait pas non plus que quelque femme au regard provocant fit oublier à l'aimé les serments échangés—son âme chaste ignorait ces trahisons. Mais son chagrin de la solitude, sa douleur de la séparation brusquement venue au moment où le rêve de toujours allait se réaliser.

Odette passait ainsi toutes ses journées, les yeux attachés au détour de la rue sans jamais les en distraire, en la crainte de n'être pas la première à voir son fiancé revenir. Et, au déclin, lorsque le soleil en

une boule de feu disparaissait, incendiant les nuages qui l'entouraient, il faisait perler des pleurs au bord de ses cils.

L'espoir était déçu.

"Ce n'est pas pour aujourd'hui !" murmurait-elle.

Mais aussitôt, plus vivace, il soufflait :

"Ce sera pour demain !"

Une seule fois, au début de la campagne, quelques lignes de Robert, hâtivement écrites, avaient donné de ses nouvelles. Depuis, nul message n'était parvenu.

Craignant un funeste dénouement, les parents d'Odette écrivirent au ministère de la guerre. Au bout de quelque temps, les bureaux répondirent que le lieutenant Robert de Penbrock était porté comme disparu. Chargé d'une reconnaissance, il n'était point rentré au camp. Mais son décès n'ayant point été officiellement constaté, jusqu'à plus ample information on restait dans l'expectative.

La famille de Miremont ne se méprit point à cette subtilité de langage. Ce mot disparu équivalait à mort.

Aussi, s'ingénia-t-elle à effacer dans le cœur d'Odette le souvenir de l'éternel absent. Mais la jeune fille croyant en son aveugle foi, ne voulait rien comprendre. Aux sollicitations de sa mère qui sans cesse lui répétait :

—Ne passe point ainsi ta jeunesse en rue vaine attente... Accepte un des jeunes gens qui sollicitent ta main... Oublie Robert, il ne reviendra plus.

Invariable, elle répondait :

—Oh ! maman, est-ce vous qui voulez me voir parjure aux serments prononcés !...

—Mon enfant, c'est folie !...

Alors, le sang au visage, les yeux brillants, les lèvres entr'ouvertes, transfigurée, en un radieux sourire, Odette murmurait :

—Robert, mon bien-aimé, reviendra, j'en suis sûre, je le sens. Sans cela, comme lui, ne serais-je pas morte ?...

* *

Les années succédaient aux années, et Odette conservait la croyance du retour de l'être chéri, aussi forte, aussi puissante. Mais ce dénuement, ce vide du cœur, avait creusé une lacune dans son cerveau, lui faisant perdre la notion du temps écoulé : elle se croyait toujours au lendemain du départ qui l'avait si cruellement atteinte.

Les fils blancs s'entremêlaient nombreux à sa chevelure blonde, de légères rides se marquaient sur sa peau très fine, mais son âme, préservée par l'illusion, ne vieillissait point. Elle s'habillait comme autrefois, choisissant les mêmes tonalités claires jadis préférées par Robert, et sa voix restée jeune murmurait avec la même ingénuité, la même timidité d'antan :

—Mon Robert, mon fiancé !...

Aussi, dans la provinciale ville, était-elle devenue légendaire. Mais le respect de cette éternelle foi était si grand, si profond, que personne n'eût osé lui dessiller les yeux. Et, lorsqu'en son accoutrement de trente ans en arrière, elle traversait les rues pour se rendre à la messe, au lieu de s'en gausser, les commerçants, avec déférence, la désignaient aux fillettes, chuchotant :

—Regardez-la bien, c'est une sainte !...

Un soir, assise en son large fauteuil, près de l'âtre dans lequel la flamme des bûches s'envolait en de capricieuses convulsions, Odette, son ouvrage sur les genoux, de ses yeux fatigués par les larmes, machinalement, parcourait une gazette qui enveloppait ses laines. Soudain, poussant un faible cri, avec effroi elle jeta loin d'elle la feuille, comme voulant se défaire de la hantise d'un cauchemar.

Mais le papier, tombé dans le foyer, les lignes fatales la poursuivirent malgré tout, se détachant cette fois en lettres de feu, démesurément grandes :

... La colonie française de Moscou vient d'ouvrir une souscription dans le but d'élever un monument commémoratif au colonel de Faramey, au lieutenant Robert de Penbrock et aux nombreux soldats morts vaillamment aux environs de la ville...

Elle n'achève pas, nerveusement ses mains battirent l'air et, inerte, elle s'affaissa dans le large fauteuil.

Le charme rompu, ne pouvant supporter l'écroulement du rêve, en un déchirement de tout l'être, l'âme d'Odette venait de s'envoler.

PAGES OUBLIÉES

LE MIROIR

Ce chapitre est un des plus jolis de l'immortel ouvrage de X. de Maistre : " Voyage autour de ma chambre ". Nos lecteurs nous sauront gré, sans doute, de leur rappeler cette page spirituelle qu'ils reliront avec plaisir.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant : les ouvrages immortels

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant sur les étranges phénomènes de la lumière qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

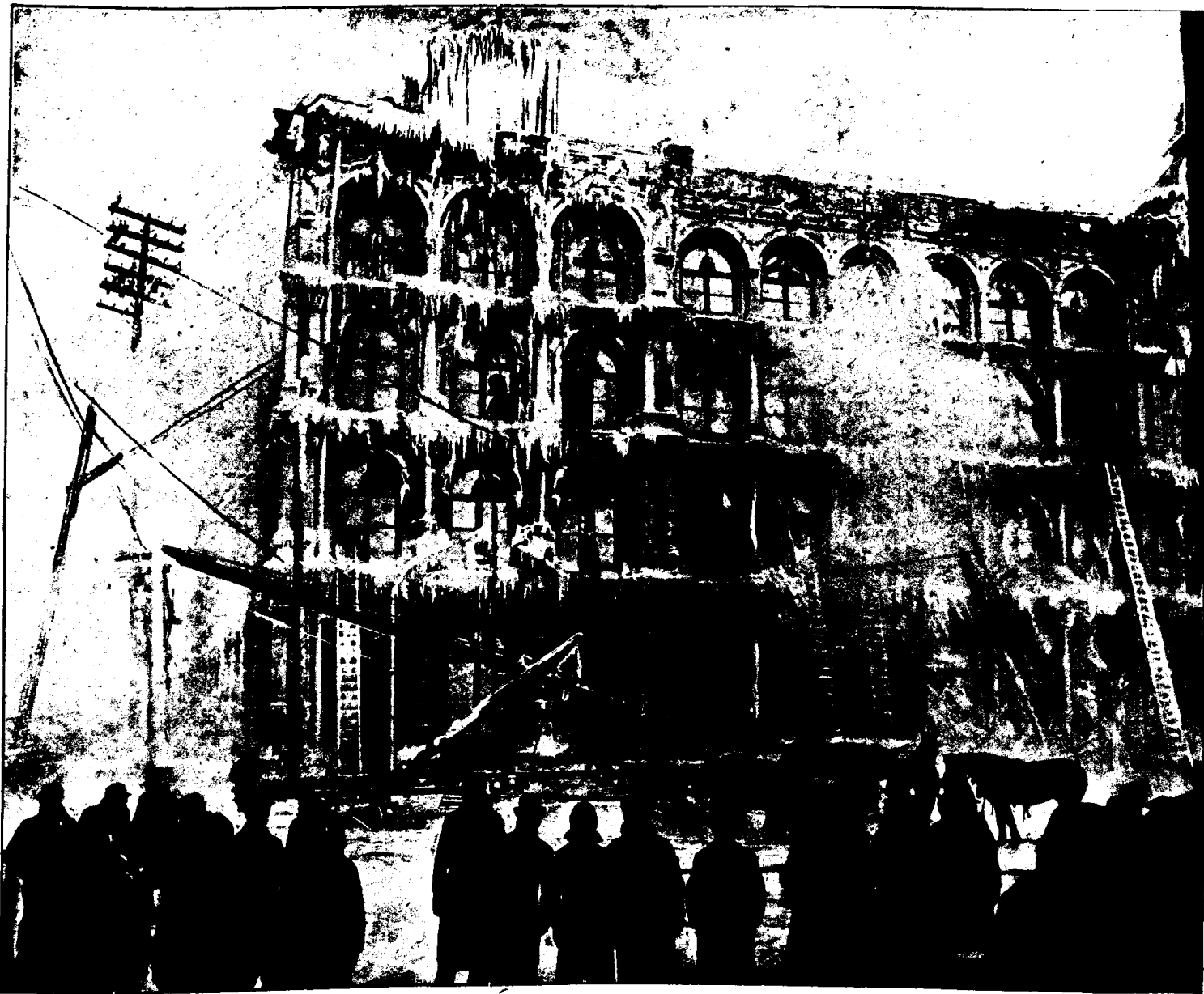
Vous que l'amour a tenus ou tient encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés ; c'est là qu'il répète ses manœuvres, qu'il étudie ses mouvements, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer ; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter

son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains de l'immortel *Newton*, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure ; puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral ? Peu de monde y jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait, excepté les philosophes. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'École d'Italie. Les dames, don-



MONTREAL. — Les ruines de l'incendie chez Thomas May & Cie, coin des rues St-Jacques et McGill. — Photo J.-A. Dumas.

de *Raphaël*, de *Corrège* et de toute l'École d'Italie ne soutiendraient pas le parallèle. Aussi je le garde toujours pour le premier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux de voyager avec moi ; et je puis assurer que, depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorants, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes, aux enfants, aux animaux même, j'ai toujours lu des spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement : tant la nature y est admirablement rendue !

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, plus sûr de votre suffrage que la fidèle représentation de vous-mêmes ? Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer ; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

en public. Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge sans calomnier et sans flatter personne. — Seul entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'invention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix pour quelque académie pour cette découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! En vain les glaces se multiplient autour de nous et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité : au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse

le goût ne saurait être faux, et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur coup d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement.

J'ai vu mille fois des dames, et même des demoiselles, oublier au bal leurs amants ou leurs maîtresses, la danse et tous les plaisirs de la fête, pour contempler avec une complaisance marquée ce tableau enchanteur, — et l'honorer même de temps à autre d'un coup d'œil, au milieu de la contredanse la plus animée.

Qui pourrait donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'Art d'Apelle ?

XAVIER DE MAISTRE.

ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

Nous discontinuons la publication des analyses graphologiques dans notre journal. Nous publierons celles reçues jusqu'à ce jour seulement. Notre graphologue ne fera à l'avenir que des analyses détaillées par lettre particulière, au prix de 50 centins chacune.

Adresser comme suit : Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

N. B.—Indécision ; irréflexion ; sensibilité contenue ; dissimulation ; ruses ; ne tient pas à montrer le fond de son âme ; présomption ; matérialisme ; gourmandise ; sensualisme ; exaltation ; enthousiasme ; esprit aventureux ; vivacité extrême ; irritabilité ; brouillon ; volonté ferme ; voit les choses en noir et toujours porté à juger en mal ; orgueil de supériorité ; nature personnelle ; esprit autoritaire ; culture d'esprit ; simplicité de manières ; dédain de toute cérémonie ; activité et énergie. Cette missive datant de 1893, il peut être survenu des changements dans le caractère depuis.

Adonis.—Écriture type d'ardeur et d'ambition et aussi d'ouverture d'âme ; dédain de toutes bassesses et de mensonges ; imagination forte ; orgueil ; un peu de prétention ; extravagance et originalité ; générosité ; amour du confortable ; dévouement ; esprit dominateur ; vivacité et quelque peu irritable ; mais cependant il y a douceur, sensibilité et amour ; absence de toutes actes cérémonieux ; manque d'initiative et en dehors de sa sphère incapable de rien entreprendre ; amour de la clarté ; prudence.

Semper Fidelis.—Habilité à jeter le filet, aime à plaire et à être aimée ; sens esthétique ; élégance et délicatesse ; goûts artistiques ; esprit fin et délié ; gaieté ; enthousiasme ; esprit romantique ; nature convergente ; ordre ; prudence ; minutie ; présomption ; prétention ; discrétion ; obstination ; économie ; amour des honneurs ; vanité ; franchise de nature mais ruses acquises par l'expérience ; cœur aimant et sensible ; douceur ; orgueil de supériorité ; timidité ; susceptibilité ; habileté.

C. G. A.—Délicatesse ; immatérialisme ; imagination pondérée ; orgueil de vous-même ; satisfaite de votre personne ; volonté faible ; manque d'ordre ; caractère peu changeant ; discrétion ; économie ; sensibilité ; goût de vie aristocratique ; nature dévouée ; suscepti-

* LE CATARRHE PEUT-ÊTRE GUÉRI

Le catarrhe est une maladie parente de la Consommation toujours considéré incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr. Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratis à tout souffrant du catarrhe, de l'asthme et de la consommation, cette recette, en Allemand, Français et Anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. Noyes, 847 Powers Block, Rochester, N. Y.

OPERATIONS ÉVITÉES



MME JOSEPH DUBOIS

Lorsqu'un médecin dit à une femme malade, qu'une opération est nécessaire pour la guérir, naturellement, il jette l'effroi dans son cœur.

La pensée du couteau, de la table d'opération, du danger qu'elle va courir, des douleurs qu'elle va endurer, de ses enfants et de son mari qu'elle doit laisser, la frappe de terreur.

Il est vrai qu'il y a de ces troubles où il faut le couteau du chirurgien, mais il sont plus rares qu'on ne le suppose, parce que les Médecins Spécialistes des Pilules Rouges ont guéri des femmes à qui des Chirurgiens éminents avaient dit qu'il leur fallait une opération.

Les PILULES ROUGES ont remporté un succès qui tient du merveilleux, en guérissant les maladies des femmes, les dérangements et les autres troubles internes auxquels les femmes sont exposées.

Ces troubles sont très fréquents aujourd'hui chez les femmes et le deviennent tous les jours de plus en plus ; ils sont aussi très graves, et prescrire un mauvais traitement dans des cas d'une nature aussi sérieuse serait commettre une injustice criminelle envers ces pauvres femmes.

C'est, par conséquent, avec une connaissance parfaite de la gravité de ces maladies et aussi de l'incapacité des autres remèdes à les guérir, que nous recommandons aux femmes qui souffrent gravement de ces maladies ou de quelque autre maladie, de prendre les Pilules Rouges comme étant le seul remède au monde qui puisse guérir leurs maux.

TÉMOIGNAGE DE MME JOSEPH DUBOIS

"Je viens aujourd'hui m'acquitter d'un devoir envers vous et aussi d'un acte de charité envers les pauvres femmes qui pourraient souffrir comme j'ai souffert et leur conseiller de prendre les Pilules Rouges, croyant sincèrement qu'elles feront pour elles ce qu'elles ont fait pour moi.

"Je souffrais depuis treize ans de douleurs partout et spécialement d'un mal de côté qui me torturait tellement que je résolus de partir de chez moi, St-Norbert, Manitoba, pour aller dans un hôpital de Montréal, me faire soigner ; c'était une maladie particulière aux femmes. Le médecin en chef de l'hôpital voulut me faire une opération, mais je refusai et laissai immédiatement cette institution.

"De retour chez moi, voyant sur les journaux les nombreux certificats publiés, de dames qui souffraient et qui avaient été guéries par les Pilules Rouges, je me décidai d'en acheter, et je commençai à les prendre. Elles me renforcèrent d'abord, me donnèrent appétit, aidèrent ma digestion, et, peu à peu, mes forces revinrent. En devenant plus forte, mes douleurs disparurent. Je continuai à prendre les Pilules Rouges pendant longtemps et j'écrivis aux Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine ; ils m'encouragèrent, me donnèrent des conseils et des avis, me dirent de continuer à prendre les Pilules Rouges sans fléchir, et je suivis leurs directions à la lettre.

"J'ai pris en tout vingt et une boîtes de Pilules Rouges, et grâce à elles, je suis aujourd'hui à l'âge de 65 ans, en parfaite santé, mieux que je n'ai jamais été dans ma vie, et très reconnaissante du bien que m'ont fait les Pilules Rouges et les bons avis des Médecins Spécialistes. Ils m'ont évité l'horreur du couteau et m'ont ramenée à la santé."

MME JOSEPH DUBOIS,
St-Norbert, Manitoba.

Nous conseillons aux femmes qui souffrent autant que Mme Dubois a souffert, au point de ne pouvoir se coucher la nuit et de ne pouvoir vaquer à leurs occupations, de consulter les Médecins Spécialistes, car il n'y a pas de doute que ces femmes ont besoin d'une foule de conseils qui aideront beaucoup à l'effet des PILULES ROUGES.

Les Médecins Spécialistes peuvent être consultés à leur bureau, au No 274 rue Saint-Denis, ou encore, par lettres, et aux dames qui en feront la demande, nous leur enverrons un blanc de questions très faciles à répondre, et avec lequel elles pourront facilement exprimer leur cas.

Nous mettons aussi les femmes en garde contre les pilules rouges vendues au 100 ou à 25c la boîte—les dames qui veulent se guérir doivent bien faire attention pour se procurer les vraies PILULES ROUGES, qui sont toujours marquées du nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE. Aux femmes qui ne peuvent obtenir nos PILULES ROUGES, chez leur marchand, nous les leur expédierons par la poste sur réception du prix : 50c la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Adressez vos lettres comme suit :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE

Dépt. Médical, No 274 rue St-Denis, Montréal

bilité ; esprit de soumission ; craintive et timidité ; franchise ; simplicité de manières ; dédain de l'étiquette.

Remi.—Irréflexion ; volonté faible ; incapable de se donner aucune direction ; philanthropie ; retour sur le premier mouvement ; immatérialisme ; tendresse ; écriture type de résolutions changeantes ; passant rapidement d'une idée à une autre ; économie ; sans-gêne ; sensibilité ; grandes aspirations ; naïveté ; imagination un peu forte causant confusion d'idées ; ordre.

Etoile filante.—Vous désirez connaître vos défauts eh bien, les voici les deux plus forts sont l'égoïsme et l'exaltation ; imagination mal contenue ; excitation sans nuire toutefois à votre jugement ; vous ne manquez pas d'orgueil de vous-même ainsi que de prétention ; franchise ; probité ; incapable de mensonge ; vivacité ; énergie ; douceur ; sensibilité ; tendresse ; vues larges et élevées ; ordre ; amour du confortable presque de la prodigalité sans générosité ; tendance à la mélancolie ; toujours porté à juger en bien ; la nature domine l'esprit ; goûts de magnificence et aristocratiques ; vous n'aimez pas à imposer vos idées ; empire sur la passion ; volonté inégale et un peu capricieuse ; absence de goûts artistiques.

LA BONNE ADRESSE

Pour guérir vite les affections de la gorge et des poumons, il n'y a que le *Baume Rhumal*.

SOUS LA FOI DU SERMENT

L'affidavit qui suit a été envoyé à MM. A. Toussaint et Cie., Québec, le 3 de ce mois.

Province de Québec,
District de Québec.

Je soussignée, Joséphine Lacroix, épouse de Jacques Drouin, de la cité de Québec, déclare solennellement que j'étais malade d'une dyspepsie intestinale ; que je souffrais de cette maladie depuis plusieurs années, après avoir fait l'essai de plusieurs remèdes mais sans effet ; que l'on m'a conseillé l'usage du VIN DES CARMES pour cette maladie ; que j'ai fait l'essai de ce vin et que TROIS BOUTEILLES seulement de ce vin m'ont complètement guérie et que je ne saurais trop le recommander. Et je fais cette déclaration solennelle la croyant consciencieusement vraie et sachant qu'elle a la même force et le même effet que si elle était faite sous serment sous l'empire de l'Acte de la Preuve en Canada (1893).

—JOSEPHINE LACROIX,
192 rue Boisseau,
QUÉBEC.

Reçue devant moi, à Québec, la présente déclaration solennelle le 3 janvier 1901.

FERD. AUDET,
N.-P.

GUÉRIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 35 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.



Cock's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre pharmacien le Cock's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte ; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

Les intelligents artistes du Théâtre National Français ont obtenu, dans Le roman d'un jeune homme pauvre, la semaine dernière, un succès que l'on peut considérer comme une nouvelle preuve de leur talent.

On a monté pour la semaine du 28 janvier, un drame à grand spectacle dont nous pouvons nous dispenser de faire l'éloge, Michel Strogoff, de d'Ennery et Jules Verne.

Le Théâtre National Français est au premier rang et tient décidément à y rester.

Parmi les scènes les plus impressionnantes de Michel Strogoff qui se succèdent avec rapidité, il faut citer : le déguisement et la trahison d'Yvan Ogareff et le départ de Michel Strogoff, la tragique rencontre des mêmes au relai de poste, la lutte de finesse entre les deux reporters, le ballet dans le camp de l'émir ; le supplice de Michel Strogoff, la tentative d'assassinat sur Marfa et la terrible lutte entre Michel et Yvan dans laquelle ce dernier succombe.

Les rôles ont été confiés à MM. Hamel, Daoust, Filion, Godeau, Palmiéri, Petitjean, Labelle, du Castel, Gravel, Bouzelli et Leurs, à Mme Nozières et à Mlle Bérengère et Rhéa.

Michel Strogoff est une pièce qu'il faut voir.

INSTITUT DU DR. W. LYONS GAUTHIER

No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Télp. Bell. Est. 708.

Consultation gratuites.

UNE PROPHECIE

Sans être grand prophète, on peut dire ceci : Le XXIème siècle saura gré au XIXème siècle de lui avoir transmis le Baume Rhumal.

S'il vit jusqu'au 25 du mois courant, William Earl Cook, de Portsmouth, aura 104 ans. Il a vécu dans trois siècles et sa mémoire est encore bonne.

PENSEE EFFRAYANTE

Que de cas mortels de consommation se sont produits qui auraient pu être évités avec le Baume Rhumal.

Phosphatine de Wood. Le Grand Remède Anglais. Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'ex-

UN PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR l'ENEMIE - DÉBLITÉ GÉNÉRALE l'IMPUISSANCE - MANQUE D'ÉNERGIE - ÉPUISEMENT - avec les PILULES AN-ONIA toniques adoucies, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS

DR R. A. BRAULT Chirurgien-Dentiste

ANCIEN BUREAU DU DR PEPIN 268 rue St-Laurent Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 6 à 9 heures

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le Dr KLINE'S GREAT NERVE RESTORER. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00. GRATUITE, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HARTZ, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

GRATIS Nous donnons un magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord ornémenté, aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain. Aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines de boutons de collet fortement plaqués en or à 10 cts. chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, tous frais vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement The Lever Button Co., Boite 1504 Toronto, Can.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ÉTRANGER BEAUDRY & BROWN INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS 107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

Théâtre National Français

SEMAINE DU 28 JANVIER

MICHEL STROGOFF

Drame à grand spectacle en 5 actes, par Jules Verne et A. D'Ennery. (Magnifique ballet dansé par des petites filles au camp de l'Emir au 4ème acte.)

TOUS LES SOIRS A 8.15 HEURES.

MATINEES : Lundi, Mercredi, Jeudi, Samedi et Dimanche à 2.15 heures. Prix Matinée, 10c, 15c, (Dames seulement) et 25c. Prix Soirées, 10c, 20c, 25c et 30c. Dimanches. (Matinées et soirées) 10c, 20c, 30c et 40 cts.

Entrée principale : 1440 rue Sainte-Catherine

La semaine prochaine : La Justice de Dieu

Heures de bureau 9 h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR

Membre A. A. P. Q.

No. 148 Rue Saint-Jacques

MONTREAL.

GRATIS Nous donnerons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et pourvue de vrai mouvement lever Américain, aux personnes qui voudront seulement que 2 doz. de joies Épingles finies en or et en argent, en forme de T et à cheval, à 10c. chaque. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épingles. Vendez-les, remettez-nous l'argent et votre montre vous sera envoyée franco. La Cie. Dix, Boite 1504 Toronto, Canada.

La Meilleure Manière....

de commencer à tenir maison est d'acheter vos meubles à notre vente de janvier et de bénéficier de nos gros escomptes. Nous emmagasignons et assurons vos meubles et les livrons sans frais extra quand vous nous avertissez. Voyez les étiquettes de couleur qui se trouvent sur les meubles ; elles indiquent l'escompte.

Jaune, 25 p.c. Rouge, 30 p.c. Rose, 40 p.c.

Renaud, King & Patterson,

652 Rue Craig. 2442 Rue Sainte-Catherine.

LA GRIPPE! LA GRIPPE! LA GRIPPE!

Des milliers de personnes sont malades de la Grippe. C'est maintenant une épidémie.

Si vous êtes sage vous allez extirper ce terrible mal en prenant ce préventif fortifiant, infailible et sans égal, le

Vin Mariani

Cyrus Edson, M. D. du département d'hygiène de la ville de New-York, écrit dans son livre "La Grippe" :

"Le remède le plus effectif est ce généreux tonique - Le Vin Mariani."

Tous les médecins connaissent son merveilleux pouvoir.

Ne tardez pas - ayez-en tout de suite.

Chez tous les Pharmaciens. Refusez les substitutions.

MARIANI & CIE,

PARIS, LONDRES, NEW-YORK, MONTREAL.

TIMBRES AMÉRICAINS à vendre. S'adresser à nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

GRATIS Nous avons récemment introduit de jolis cadres à photographies vraiment artistiques. Splendiblement décorés de marguerites et fleurs diverses en seize couleurs. Ils sont simplement ravissants. Ils valent au bas prix 25c., mais comme nous en avons 100,000 à écouler nous les vendons à 10c. chacun. Pour les faire connaître partout, nous donnerons une prime d'une valeur exceptionnelle, à tous ceux qui en voudront six ou plus à 10c. - Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons un petit lot ainsi que notre liste des 35 primes de valeur. Vendez les cadres, retournez nous l'argent et la prime que vous aurez gagnée, vous sera envoyée franco. THE COLONIAL ART Co., 47 Confederation Bldg., TORONTO, Canada

**GUÉRI EN
TRES PEU
DE TEMPS**

**Etes-vous
Grevé ?**

M. J.-B. LABELLE, 1021 Cadieux, employé chez Chas. Langlois & Cie, rue Saint-Paul, a été radicalement guéri.

La Compagnie de Montréal

POUR LA

GUERISON des RUPTURES

129c, RUE RACHEL

(Coin Chambord)

MONTREAL.

Prenez les tramways de la rue Amherst.

Pas un sou avant votre complète guérison.

P. S.—Les personnes qui ne peuvent pas venir à Montréal peuvent suivre le traitement à domicile avec le même résultat.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

Cette importante maison de librairie vient de recevoir de Paris les almanachs Hachette et du Drapeau pour 1901, aux prix de 45c, 60c, 90c et \$1.20, aussi les suivants à 15 cents et 17 cents par poste : Des devinettes pour rire, des Calambours, du Farceur, des Tours de Cartes, Amusant, Guillaume, des Parisiennes, par Grévin, du Charivari, des Jeux de Cartes, du Savoir-Vivre, de la Bonne Cuisine, etc. Un grand choix de livres en tous genres dont voici les dernières nouveautés : Une Vie, les Dimanches d'un Bourgeois de Paris, la Maison Tellier, Bel Ami, par Guy de Maupassant, 90c. Heureux ménage, par Marcel Prévost, 90c. Les Idylles antiques, par Paul Fort, 90c. Premier voyage, premier mensonge, par A. Dau det, 90c. Suprême étreinte, par Dusaussay, 90c. Balancez vos Dames, par Gyp, 90c. La Téné breuse, par G. Ohnet 90c.

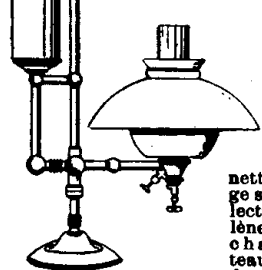
Les commandes sont remplies par retour du courrier.

Ceux qui ne liront pas ceci le regretteront un jour

Y a-t-il un enfant malade dans votre famille ou chez votre voisin. Écoutez bien ceci. La dentition est douloureuse pour l'enfant. Il n'a plus le goût de boire ou de manger, d'où les désordres de l'estomac, dérangements et inflammation des intestins, les convulsions et malheureusement trop souvent LA MORT. Le Petit Collier Électrique du Dr Pouget est le grand préservateur de toutes ces maladies. Son électricité agit sur les nerfs, les active et en même temps un effet analgésique. C'est le sauveur des enfants. Si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez-nous c'est mieux. Envoyé franco par la maille sur réception du prix minime de 50 cents.

**INSTITUT DENTAIRE
FRANCO-AMERICAIN
162, RUE ST-DENIS
MONTREAL**

**The "BEST"
Lampe à Gazoline**



La lumière la plus puissante du monde. 100 chandelles, 20 heures pour 5c. Pas de mèches, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer ; éclairage supérieure à l'électricité. Facétylène et l'huile de charbon. Manteaux de Lumière Auer, Gasoline et Cheminées, en

gros et en détail.

Agents demandés

THE MODERN LIGHT,

1558, rue Ste-Catherine,

(En face de DUPUIS FRERES)

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale un an 23 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, P. a. r.

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une botte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiées franco par la maille sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

**Pour le Traitement et la Guérison de
L'OBESITÉ**



DEPOSITAIRE POUR LE CANADA :
PHARMACIE LACHANCE,
1584, RUE STE-CATHERINE, Montréal.
PRIX, \$1.25 LA BOITE
(Expédié franco par la maille sur réception du montant.)

CAS GRAVE



— Eh bien ! t'es-tu amusé chez les Durand ?
— Oh ! oui, maman, mais je crois qu'il va y avoir du grabuge.
— Pourquoi donc ?
— Parce que Mme Durand m'a embrassé en présence de son mari.

RIPANS

Des milliers de personnes par tout le pays font usage des Ripans Tabules, chaque jour.

Elles les prennent parce qu'elles en retirent un bénéfice. Ces Tabules ont fait leur temps d'essai et elles ont prouvé qu'elles étaient la meilleure cure des troubles digestifs.

Elles font disparaître les plus sérieux cas d'indigestion et les troubles du foie instantanément. C'est un spécifique composé, dont les nerfs et les muscles bénéficient.

Les Ripans Tabules ne laissent pas le système faible et débile.

Au contraire, elles réparent aussitôt que les pertes se produisent et améliorent constamment la santé. Ça peut prendre du temps pour guérir en permanence des troubles digestifs qui existent depuis des années, mais les Ripans Tabules réussiront si on les prend sans relâche et suivant la direction donnée.

Chez tous les pharmaciens, 10 pour 5 cents.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne font pas de bien. Ils bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarque le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucune substitution. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

ASTHME

Traitement au liquide sec.

Deux semaines d'essai gratis.

Plus de 40,000 personnes témoignent de ses mérites, 1,600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'aprouvent les médecins.



NORMAN H. H. LEIT, Ecogreffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait. J'espère qu'il ne m'affligera plus. J'ai fait usage de votre traitement complet en lieu sement suivant les instructions.

Dr J. M. SAWERS,

122, MacDonnell Ave., TORONTO.

Dr J. G. A. Gendreau

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 8818.



LAPRÉS & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TÉLÉPHONE BELL E. 1285
TEL. DES MARCHANDS 643

GUERRE AUX CHATS

Nous sommes agents pour la Terrible Carabine Pneumatique "SURE DEATH", qui tue à 150 pieds. Ceci n'étant pas un jouet, ne saurait être classifié parmi ces choses telles que généralement annoncées. C'est une véritable et puissante carabine pneumatique faite d'après un modèle valant \$25.00 splendement finie, les portes en acier en sont nickelées, scrupuleusement essayées à la manufacture avant livraison. Nous en avons un nombre limité à vendre à \$2.50. Elles sont expédiées par express, soigneusement paquetées, tous frais payés, sur réception du prix.

Si vous ne pouvez en acheter, nous vous en donnerons une GRATUITEMENT. Pour cela il vous suffit de vendre trois douzaines de nos magnifiques portraits de la reine à 10 cts, chacun. Ils sont peints de seize couleurs et d'une grandeur de 9 pes, sur 12, prêts à être encadrés. Pour le prix, ce sont des merveilles. Envoyez votre nom et votre adresse et nous vous expédierons ces portraits. Vendez les à 10 cts, chacun, retournez nous en le prix et vous recevrez notre Magnifique Carabine Pneumatique Franco. **La ROYAL ACADEMY PUBLISHING CO. 646 Dept. TORONTO, Can.**

LE DRAME DE ROSMEUR

DEUXIÈME PARTIE

LES LUTTES DU CŒUR

(Suite)

—A propos de Saint-Efflam et de ses environs, demanda Lucien assez goguenard, en s'adressant à Claudine, —je serais assez curieux de savoir ce que sont devenus les chevaliers servants de ces demoiselles ?

—De quels chevaliers servants parlez-vous ? — questionna à son tour Dina, avec une moue assez dédaigneuse.

—Mais... de ces deux héros d'opérette qui nous donnèrent à Keravilio une si étonnante représentation de pugilat avec les frères Garmin.

Et se sentant plein d'esprit, maintenant surtout que ceux dont il parlait n'étaient point là, Lucien de Myriès se mit en devoir de narrer la scène de l'hôtel dans laquelle Lebreton et Bertie Johnson avaient administré à leurs misérables hôtes de la petite station perdue une si magistrale leçon. Il crut devoir ajouter à la vérité en la dénaturant par des détails inexacts dont l'intention était manifestement de ridiculiser les deux héros de l'aventure.

Aliette et Dina se turent. Invitées de M. de Myriès, elles ne pouvaient tancer comme elles l'auraient voulu l'audacieux mensonge du fils de leur hôte. La belle brune avait du sang aux joues et du feu dans les yeux. Ce fut Germaine de Pengoaz, que sa qualité de proche parente mettait plus à l'aise, qui donna la réplique à l'impudent garçon :

—N'empêche, mon cher Lucien, —dit-elle, —que ce n'est pas vous qui auriez fait ce qu'on fait ces messieurs.

La voix claire, au timbre de cristal, tranchait comme une lame. Le jeune viveur feignit de prendre la chose en riant :

—Bien certainement non, je ne l'aurais pas fait. Je n'ai pas l'habitude de me commettre avec des gens comme ceux là et de me rendre ridicule. J'aurais donc commencé par ne pas me mettre dans le cas de me faire manquer de respect.

—Ça veut-il dire que vous auriez fait des excuses en retour de la grossièreté des Garmin ?

Il faut croire que la verve de Lucien était tout en surface, car il laissa voir de l'humeur.

—D'abord, ma chère petite cousine, —riposta-t-il— laissez-moi vous assurer que ces choses-là ne me seraient pas arrivées. On ne manque de respect qu'à ceux qui le méritent. Or, les Garmin, qui connaissent mon cher père, ne lui ont jamais témoigné, ainsi qu'à moi, que de la déférence.

On se regarda avec quelque surprise. Sans doute, les Ferreix ignoraient ces relations de l'ancien procureur avec les hôteliers de Keravilio. —M. de Myriès échangea un rapide coup d'œil avec Félix Dargenté.

—Oui, —fit-il, bon enfant, —je connais les frères Garmin depuis assez longtemps. Ce sont de bons diables au fond.

—Voilà ce que je n'ai jamais cru, mon oncle, —reprit encore Germaine. —Je me rappelle que lorsque nous sommes allés nous installer à Lannion, vous n'aviez pas l'air de les aimer beaucoup. Je me souviens même qu'un jour vous eûtes une violente querelle avec l'aîné des deux frères, celui qui s'appelait Eustache, parce qu'il était venu vous demander de l'argent.

M. de Myriès se mit à rire d'un rire forcé dans lequel tremblait une certaine angoisse.

—Bah ! C'était un incident de peu d'importance

grossi par ton imagination d'enfant, sans aucun doute ?

—Hé ! mon oncle, —insista la jeune fille, —il n'y a pas si longtemps de cela, cinq ans tout au plus. J'avais douze ans.

Le sujet n'était point assurément pour plaire à l'ancien magistrat. Il trouvait cette petite fille insupportable.

Il crut devoir s'expliquer pour mettre fin à une conversation qui jetait un certain froid dans l'assistance.

—C'est ma foi vrai, —fit-il, —et cette enfant a raison. Ce sont des butors que ces Garmin, et maintenant je me rappelle très bien l'incident auquel Germaine vient de faire allusion. Figurez-vous que j'ai eu la faiblesse de prêter à ces gaillards-là, au moment où ils sont venus s'installer à Keravilio, quelques petits capitaux avec lesquels il ont acheté le terrain et fait construire leur hôtel. Or, ils se montraient insatiable, et vous savez ce que c'est en pareil cas. Quand on prête de l'argent, on ne désire pas le perdre et l'on se laisse aller trop volontiers à en ajouter.

—C'est donc pour cela qu'ils reviennent encore à la charge ? —s'exclama gaiement Lucien devenu de belle humeur.

En ce moment, M. Ferreix risqua, lui aussi, une remarque sur le sujet.

—Ces Garmin sont venus s'établir dans le pays, je crois, quelque temps après le fameux crime de Rosmeur ?

—Quel crime ? —interrogea avidement Germaine.

—Oh ! fit Mme Ferreix assez tristement, —une douloureuse histoire, celle d'une jeune fille qu'on trouva morte dans le bois de Rosmeur, au pied des ruines. Mes filles doivent se souvenir de cet affreux événement qui mit toute la contrée en émoi et que la justice ne put éclaircir.

—En effet, —reprit encore M. Ferreix, —et M. Lorrain ici présent y joua un rôle. Nous dûmes classer l'affaire, et l'assassin ne fut pas retrouvé.

Ici encore Germaine de Pengoaz intervint avec sa liberté habituelle.

—Je suis sûre, moi, que c'étaient les frères Garmin qui l'avaient assassinée, cette pauvre jeune fille.

Mais on avait assez de ce sujet macabre. Le dialogue prit un tour plus conforme à la gaieté d'une table luxueusement servie.

Le dîner prit fin et l'on passa au salon pour achever la soirée. Profitant d'une liberté relative, Germaine, qui connaissait le logis et ses habitudes, entraîna Claudine et Alix vers une sorte de bibliothèque où deux belles panoplies s'accrochaient aux murs.

L'une d'elle était faite d'armes étrangères, au nombre desquels figuraient des arcs et des flèches de sauvages, des poignards et des kris malais à lames évidées, portant au centre une rainure couverte d'une sorte d'enduit brunâtre. Plusieurs des flèches étaient revêtues de ce même enduit. —Aliette étendit la main, ce que voyant, Dina voulut lui en arracher une pour la montrer à sa sœur.

Dans l'effort qu'elle fit, la pointe de la flèche se cassa et tomba sur le tapis, et comme la jeune fille se penchait pour la ramasser, un cri étouffé se fit entendre derrière elle, tandis qu'un bras la retenait.

—Oh ! ne touchez pas ça, mademoiselle. C'est extrêmement dangereux. Une simple piqûre donne la mort. Ces armes sont empoisonnées.

La belle brune eut un fier éclair dans ses grands yeux noirs. Elle se retourna vers Lucien qui venait

—Merci de l'avertissement, monsieur. —Mais, avec votre permission, j'emporterai ce morceau de flèche... par curiosité.

—En ce cas, —fit Lucien avec une véritable terreur, —je vais appeler mon père pour qu'il le ramasse lui-même et vous le donne tout enveloppé. Il n'y a que lui, chez nous, qui ose toucher ces dangereux joujoux. Il en a l'habitude.

Et comme il venait de le dire, il appela M. de Myriès et lui exprima le désir de la jeune fille.

Chose étrange ! les traits du père exprimèrent une épouvante égale à celle que venait de manifester le fils.

Pâle les yeux hagards, comme halluciné, cet homme, tout à l'heure rieur et gai, semblait en proie à une sorte de folie.

Ses yeux ne pouvait se détacher de la pointe meurtrière.

Des mots sans suite jaillissaient de sa bouche :

—La flèche ! la flèche ! Je croyais l'avoir détruite, brûlée. La voilà pourtant !

Et ses mains se tendaient, tout son corps était agité d'un long tremblement.

Autour de lui, on était accouru, on le considérait avec stupeur, sans comprendre.

Seul, M. Félix Dargenté avait froncé le sourcil, et, haussant les épaules avec une sorte d'impatience, avait saisi le bras de son ami en même temps qu'il ramassait la terrible pointe.

—En voilà de l'émotion ! —s'exclama-t-il bruyamment, —et pour bien peu de chose encore !

Il enveloppa tranquillement le morceau de la flèche empoisonnée dans un morceau de papier et le tendit gracieusement à Dina.

—Tenez, mademoiselle, voici cet objet dangereux qui fait pâir les hommes aussi bien trempés que notre ami Myriès. Entre nous, je suis convaincu qu'il est absolument inoffensif et que, si jamais il a été dangereux, son venin s'est épuisé depuis longtemps.

M. de Myriès avait recouvré son sang-froid et se rendait compte de l'impression produite autour de lui. Il sourit :

—J'ai à demander pardon à tout le monde de ma sottise émotion. Mais j'ai éprouvé une véritable terreur à la pensée que Mlle Claudine pouvait se blesser. Pensez donc. Les effets sont foudroyants. C'est du suc d'euphorbe tel que le distillent les sauvages de l'archipel des Nouvelles-Hébrides. Notre pauvre petite chienne Mias en est morte en moins de deux heures. Et c'est là le souvenir qui m'a fait trembler. L'incident était clos. Mais Mme Ferreix, alarmée, disait à Dina :

—Jette donc cette horreur au feu, ma fille. C'est atroce de penser que l'on peut porter la mort sur soi avec tant de désinvolture.

Mais Dina était romanesque autant que brave. Elle s'entêta et répondit en riant :

—Ah ! ma foi, non ! Je le garde ce petit d'os mortel, quand ce ne serait que pour conserver le souvenir de notre émotion.

Cependant la soirée s'achevait, et l'heure était venue pour les convives de se retirer.

La famille Ferreix prit, cette fois, une voiture au seul de la maison et en quelques minutes se retrouva chez elle.

Il était tard. Les jeunes filles n'avaient passé qu'une soirée ennuyeuse. Elles renirent au lendemain le plaisir d'échanger leurs impressions, ce qui n'empêcha pas Dina, lorsqu'elle se trouva en tête-à-tête avec Aliette, de lui dire en montrant la pointe de flèche :

—C'est égal, M. de Myriès était plus effrayé que moi et que nous tous.

Alix saisit vivement le bras de sa sœur :

—Oh ! je t'en supplie, Dina, pose cette horrible chose. Est-il possible de jouer avec cela ?

Claudine enferma la pointe dans une petite cassette de bois de santal qu'elle plaça dans son armoire. Puis, rieuse :

—Allons !—fit-elle en se glissant frileusement dans son lit,—j'ai comme une idée que cette flèche jouera un rôle dans ma vie.

Au réveil, ses idées étaient joyeuses et, tout en paressant au lit, elle raconta à Aliette le rêve qu'elle avait fait.

—Figure-toi que c'est le plus étrange rêve qu'on puisse faire, un mélange de joie et de cauchemar.

Nous étions toutes les deux à Saint-Efflam, sur la grève, accompagnées par qui tu sais. Et nous étions très heureuses. Lui, pourtant, il avait une figure sérieuse et je lui demandai pourquoi il était ainsi. Alors il me prit la main et la baisa en me disant : "Dina, pour que je puisse vous aimer, il faut que vous me donniez ce bout de flèche,"

—Tenez !—lui dis-je, puisque vous y tenez." Et voilà qu'au même instant, pendant que tu causais avec l'autre, vinrent M. de Myriès, son fils et M. Dargent. Ils se jetèrent sur lui.

—En effet,—interrompit Alix en riant,—c'est là un singulier rêve.

—Attends la fin,—reprit Claudine, c'est encore plus bizarre.

Au moment où il se jetaient tous les trois sur M. Bertie, voilà que lui il fit un signe...

—Qui lui ?—demanda encore Aliette.

—Lui, mais lui, le mien—répliqua la rieuse brune, en rougissant néanmoins.

—Le tien ?—dit la blonde avec un bel éclat de rire.

—C'est de M. Lebreton que tu parles ? Voilà le partage fait entre nous.

—Tu m'interromps continuellement. Si ça t'ennuie d'écouter mon rêve, dis-le tout de suite.

—Non, non. Ça m'intéresse beaucoup, au contraire. Tu disais donc que le "tien" avait fait un signe. Alors ?

—Alors, voilà un nouveau personnage qui paraît... Devine qui ?

—Comment veux-tu que je devine ?

—C'est juste. Eh bien ! voilà. Tout d'un coup, je vois apparaître Yves Kerjan, l'hôtelier de Saint-Efflam, M. Lebreton lui tend mon bout de flèche et Kerjan l'enfonce dans la poitrine de M. de Myriès qui pousse un cri en me regardant fixement.

—Et tombe mort, naturellement.

—Ça, je ne puis te le dire, attendu qu'au moment où s'est produite la catastrophe, je me suis éveillée baignée d'une sueur glaciale. Ne ris pas. Ce rêve m'a très douloureusement impressionnée. Pourquoi rêvet-on des choses aussi parfaitement stupides ? Je te demande un peu ce que M. Lebreton, M. Bertie et surtout Kerjan venaient faire en cette histoire. Quelle salade russe compose donc l'imagination quand on lui lâche la bride. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Aliette, la plus mélancolique des deux sœurs, à l'habitude, était, ce matin-là, de fort belle humeur.

—Cela veut dire, ma petite Dina, que ça ne veut rien dire, ou plutôt que tu as ramassé, cette nuit, toutes les idées éparées dans ton esprit et dans notre conversation d'hier. Avons-nous parlé de M. Lebreton et de... l'autre hier ?

—Certes oui, nous en avons parlé, et même très longuement. Et puis, il y a mieux. Non seulement j'ai parlé de lui, mais je l'ai vu.

—Tu l'as vu ? Et où donc, s'il te plaît.

Dina raconta alors à sa sœur la remarque que lui avait faite Germaine sur le seuil de la maison des Myriès.

Ce récit rendit Aliette rêveuse. Ce que voyant, Dina partagea la rêverie de sa sœur. Leur toilette achevée, elles descendirent ensemble dans la salle à manger où leur déjeuner les attendait en se refroidissant. Germaine, beaucoup plus matinale, les accueillit avec toutes sortes d'exclamations joyeuses, ne cessant de demander à Dina si elle avait conservé son "épine empoisonnée".

Et, sur la réponse affirmative de Claudine, la conversation s'engagea avec vivacité. Le rêve fournissait ample matière à amplifications.

La porte qui s'ouvrit, laissant passage à Mme Ferreix, interrompit l'entretien :

—Eh bien ! paresseuses, fit la mère avec une gaieté

particulièrement expansive,—vous avez fait la grasse matinée ? Je ne sais pas si vous aurez le temps de vous habiller avant le déjeuner. Nous recevrons aujourd'hui la visite de MM. Lebreton et Johnson.

VI

BATEMENTS DE CŒUR

L'émotion des deux jeunes filles avait été profonde en entendant leur mère prononcer ces paroles :

—Nous recevons aujourd'hui la visite de MM. Lebreton et Johnson.

Elles s'étaient empressées de courir à leur toilette. La toilette d'une femme du monde est toujours une occupation sérieuse. Or, à leur âge,—vingt-trois et vingt et un ans,—Aliette et Dina Ferreix méritaient mieux le titre de "femme" que celui de "jeune fille" dû seulement à l'absence du mari. Combien sont femmes à dix-sept ans uniquement par l'émancipation du mariage ?

Elles se trouvèrent donc prêtes, c'est-à-dire armées de toutes pièces, quand sonna l'heure de la visite annoncée.

Leurs cœurs battaient avec violence dans leurs poitrines, et cette rencontre dans Paris venait à merveille pour renouer les relations cordialement ébauchées en Bretagne, sur les bords de la Manche des saisons heureuses, devenue la mer des brumes d'hiver.

Car, là-bas, on s'était vu fréquemment avec une réserve trop complète pour n'avoir pas étroitement resserré, presque contre le gré des parties, les nœuds d'une sincère et solide amitié. Aliette et Dina en avaient rapporté un cher souvenir, et lorsqu'on s'était quitté, avec une émotion plus attristée qu'elle n'eût voulu le paraître, on avait échangé la sincère promesse de se retrouver à Paris.

—J'espère bien, messieurs, que vous ne nous oublierez pas ? avait dit madame Ferreix avec son plus gracieux sourire.

Ni Colman Lebreton, ni Bertie Johnson n'avaient oublié leur promesse.

Enfermées dans leur chambre dont elles avaient laissé la porte entrebâillée, Alix et Claudine attendaient, le souffle court, la poitrine battante, le coup de sonnette qui allait leur annoncer la visite attendue.

Il résonna avec des notes crépitantes, humides, qui firent tressaillir les deux jeunes filles pourtant prévenues.

Elles attendirent un instant encore et ne quittèrent leur chambre que lorsque la voix de leur mère, accueillant joyeusement les visiteurs, les eût, en quelque sorte, invitées à faire, à leur tour, leur entrée au salon.

Colman Lebreton et Bertie Johnson n'étaient pas encore assis.

Les jeunes filles vinrent à eux, le sourire aux lèvres, la main tendue, et Dina s'écria allègrement :

—Oh ! que c'est aimable à vous de ne nous avoir point oubliées !

Aliette ne parla point, dans la crainte, peut-être, que sa voix ne tremblât. Mais son regard parla pour elle.

Et tout de suite la conversation s'engagea, alimentée par les souvenirs. On retourna en Bretagne, à Saint-Efflam, à Plestin, à Keravilio. On évoqua des tableaux d'été, d'autant plus doux à l'œil et au cœur qu'on grelottait, malgré le feu flamboyant de la cheminée.

—Oh ! l'été !—fit la brune Dina en joignant les mains,—quand reviendra-t-il ?

Il y avait bien des sentiments dans ce souhait : du regrets et du désir surtout. Il était inspiré par la reminiscence des jours heureux et par l'espoir de les voir renaître. C'est au cœur des amoureux que l'espoir revêt les plus printanières couleurs.

Maintenant on était un peu remis de la première émotion du revoir, et les deux jeunes filles questionnaient avidement les deux visiteurs avec cette timidité qui ne contredit point aux radieuses confiances de l'âme. Car il vient toujours un moment où les secrets de la pensée se laissent lire et où la femme se rend

compte, à son propre trouble, de l'émotion qu'elle a fait naître.

Aliette et Dina dévisageaient leurs visiteurs et ne pouvaient se défendre au plaisir qu'elles éprouvaient à trouver un véritable changement dans la personne de ceux-ci.

C'est qu'en effet, là-bas, à la mer, les deux hommes qu'elles avaient vus, malgré leur distinction naturelle et leurs manières aimables, subissaient l'espèce d'amoindrissement qu'emporte toujours la tenue plus ou moins négligée des villégiatures.

Ici, ils se montraient dans leur véritable jour d'hommes du monde, élégants, aimables et de grande mine.

Lebreton avait taillé sa barbe en pointe, ce qui mettait en relief les méplats accusés de cette figure ironique et fine. Johnson avait fait plus. La barbe abondante et soyeuse qui garnissait ses joues et son menton était tombée sous le rasoir, et il apparaissait avec le masque superbe d'un ancien Gaulois aux longues moustaches, auquel il ne manquait que la chevelure flottante de nos pères.

Les réflexions des deux jeunes filles devaient être identiques, car elles crièrent bravo en même temps lorsque Germaine, qui entra en coup de vent dans le salon, apostrophant Bertie après lui avoir chaleureusement serré la main, s'écria :

—A la bonne heure, M. Johnson ! Au moins, vous n'avez plus l'air d'un Anglais !

Bertie sourit du compliment et répondit avec mansuétude :

—Vous n'aimez pas beaucoup les Anglais, Mlle de Pengo ?

—Oh ! pour ça, non, je l'avoue carrément !—s'exclama la fillette avec une vivacité qui fit rire de bon cœur l'insulaire.

—Alors,—dit-il,—j'ai bien de la chance d'avoir trouvé grâce à vos yeux, et je m'en félicite.

—Dites ce qu'il vous plaira,—fit-elle encore.—Jamais vous ne me ferez entrer dans l'esprit que vous êtes Anglais.

Mme Ferreix imposa doucement silence à la trop exubérante enfant, et la conversation prit un autre tour.

—Et vous êtes pour longtemps à Paris, messieurs, demanda-t-elle gracieusement.

—Hélas, non, madame, répondit Lebreton. Nous n'y sommes qu'en passant. Nous partons après-demain pour le Midi, M. Johnson et moi. Nous avons à recueillir quelques renseignements à Nice, et cette tournée d'agrément nous retardera peut-être là-bas jusqu'aux premiers jours du printemps, époque à laquelle nous rentrerons en Bretagne.

—Mais nous vous verrons bien au passage, n'est-ce pas ?

Ils le promirent. Invités à dîner, ils déclinèrent avec beaucoup de grâce l'offre aimable qui leur était faite.

Et toutefois, comme Mme Ferreix insistait pour les retenir, Lebreton, tout en s'excusant lui-même, répondit :

—Eh bien ! madame, je crois que mon ami Bertie pourra, lui, avoir la joie d'être votre hôte demain soir. Je le remets donc entre vos mains et celles de ces demoiselles, avec prière de me le renvoyer de bonne heure, car nous partons après-demain matin par le train de huit heures pour Nice, et je dois vous informer que M. Johnson a le sommeil très lourd.

Il riait et tout le monde fit chorus. Bertie se laissait tout doucement plaisanter.

Quand les deux jeunes gens se furent retirés, Alix et Claudine remontèrent dans leur chambre et échangèrent leurs réflexions.

—En as-tu, de la chance, toi !—fit Dina un peu nerveuse. Au moins, toi, demain, tu reverras le tien, tandis que moi...

Et sa pensée s'acheva en un geste un peu frondeur et colère, un geste de gamine boudeuse.

—Avec ça que je suis bien avancée, se récria Aliette. Tout se borne pour nous à des conjectures. Il ne m'a pas encore fait la moindre cour et, demain, prisonnier de toute la famille, il ne me dira rien de plus qu'aujourd'hui. Je ne vois guère ce que tu m'envierais.

Dina reconnut la justesse de cette remarque. Elle soupira :

—Tu as raison. Nous nous montons la tête sans profit. Ils ne pensent seulement pas à nous. Sans compter qu'ils partent après-demain, et qu'en voilà pour trois mois avant que nous les revoyions.

Et, comme impatientée, elle se leva et, toujours gamine, eut une moue des lèvres en faisant craquer ses doigts.

—Tiens ! vois-tu, le roman n'existe pas dans la vie. C'est stupide de se laisser aller à des idées pareilles. Nous avons plus court, et c'est bien plus sage, de nous laisser tranquillement marier par nos parents qui sont gens de sens rassis et savent mieux que nous ce qu'il nous faut.

—Oh ! Dina !—protesta vivement Aliette—est-ce toi qui me parles ainsi ? Qu'est-ce qui t'a changée ?

Claudine ne répondit pas. Sa conscience, plus haute que la voix de sa sœur, lui adressait le même reproche.

Elles ne reparlèrent plus de ce sujet, et comme le ciel, déblayé par la bise, avait laissé une place au pâle soleil de décembre elles décidèrent qu'elles feraient, en compagnie de Germaine, une promenade au bois de Boulogne.

En réalité, elles ne cherchaient qu'un moyen de tuer le temps, d'être plus tôt au lendemain.

Malgré tout, Dina se réjouissait à la pensée de recevoir Bertie Johnson. N'était-il pas l'ami, le compagnon de Lebreton ? Ce serait un peu de la personne de celui-ci que l'Anglais apporterait avec lui. Et puis, qui savait ? Peut-être qu'au dernier moment, Colman lui-même accompagnerait son ami ?—Ça, c'était un petit, un tout petit espoir survivant encore au cœur de la belle brune.

Il s'évanouit, cet espoir, lorsque le lendemain à l'heure dite, M. Johnson se présenta tout seul.

Et son arrivée fut sensationnelle.

Dans le frac, coupé avec une suprême élégance, et qui mettait en relief la male finesse de son buste, Bertie avait l'air d'un grand seigneur, d'un officier de cuirassiers en civil.

Sa haute taille n'avait rien de disproportionné et bien que Dina, qui était grande, lui vint un peu plus haut que l'épaule, elle trouva que sa sœur Aliette, son égale en mesure, s'assortissait bien avec le gigantesque Anglais.

A table, on parla de mille sujets différents et Johnson fut d'une verve intarissable, d'un esprit vif et pétillant,

Cela lui valut une nouvelle exclamation de Germaine.

—Ah ! ça, M. l'Ingliche, qui vous a donc donné l'idée de vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas ?

—Qu'est-ce que je ne suis pas, mademoiselle ?

—Mais Anglais, donc.

—Et qu'est-ce qui me vaut ce refus de nationalité auquel vous paraissez tenir, mademoiselle.

—Mais... tout : votre accent, d'abord, votre manière de parler, d'employer nos tournures, nos locutions, presque notre argot...

—La vérité est que j'ai été élevé et que j'ai vécu très longtemps en France. Cependant si vous connaissez la langue anglaise, je puis vous fournir des preuves indiscutables de mon origine.

—Non, non,—s'exclama Germaine avec un effroi comique,—ne me fournissez pas ces preuves. Je veux garder mes illusions.

On riait tout autour des deux antagonistes. Mais Bertie paraissait piqué au jeu. Il s'entêta.

—Je ne vous tiens pas quitte pour cette fin de non recevoir. Il faut que vous soyez bien convaincue de mon authenticité d'insulaire.

Ce disant, il tira de sa poche un portefeuille et de ce portefeuille cinq ou six photographies qu'il tendit à l'incrédule.

—Tenez, mademoiselle, considérez ces portraits. Ce sont ceux de parents à moi. Considérez-les bien, et dites-moi si vous n'y retrouverez pas tous les signes physiologiques de la race anglo-saxonne à laquelle j'appartiens.

Germaine s'était emparée des portraits et, entourée d'Aliette et de Dina, qui s'étaient mises de la partie, elle regardait les photographies.

Tout à coup, la jeune fille se redressa et devenue subitement pâle, jeta un cri :

—Oh ! monsieur Johnson !...

Elle n'en put dire davantage, et, pendant quelques secondes, demeura sans voix, les pupilles dilatées, mues d'une sorte de convulsion qui les fixait tantôt sur le jeune homme et tantôt les ramenait au portrait placé sous ses yeux.

Aliette et Dina, elles aussi, avaient fait entendre une sourde exclamation.

Madame Ferreix intervint en demandant gaiement :

—Ah ! ça, mes enfants ! qu'est-ce qui vous effare donc ainsi ?

Germaine tendit le portrait à la mère de ses amies, en lui disant d'une voix étrange :

—Blanche, madame, le portrait de Blanche ?

Madame Ferreix jeta les yeux à son tour, sur la carte photographique et murmura :

—En vérité, c'est là, tout à fait, le portrait de ma petite nièce Blanche de Pengoaz. Comment avez-vous ce portrait, monsieur Johnson ?

Mais Bertie, placide et souriant, répondit le plus naturellement du monde :

—Ce portrait est celui d'une de mes jeunes cousines morte à Nice, il y a quelques années.

—A Nice !—fit encore la voix douloureuse de Germaine.—Blanche aussi est morte à Nice.

—Voilà,—reprit madame Ferreix, la plus étonnante ressemblance que j'ai vu en ma vie.—Votre cousine était Anglaise, monsieur.

—Non, madame. Elle était française. Elle se nommait Hélène Berteaux.

—Ah !—firent les quatre femmes sur quatre tons différents.

L'incident était clos. Il eut pourtant un dernier écho lorsque M. Ferreix qui, lui aussi, examinait le portrait, ajouta :

—Il est certain que ce portrait ressemble étonnamment à Blanche. Nous pourrions le comparer à celui que nous avons d'elle.

Si l'on eût observé Johnson en ce moment on eût pu voir un rapide tressaillement sur ses traits.

Mais personne ne l'observait en ce moment, et d'ailleurs Dina venait de dire, répliquant à son père :

—Tu sais bien, papa, que nous n'avons jamais eu le portrait de Blanche ? Nous l'avons bien assez demandé à monsieur de Myriès.

Cette conversation sur des souvenirs pénibles ne pouvait se soutenir. Bertie Johnson y mit un terme en demandant à Germaine :

—A part cette jeune parente française, tous les autres portraits sont ceux d'Anglais. Vous voyez, mademoiselle, que mon origine et ma nationalité ne peuvent faire de doute aux yeux de personne.

Mlle de Pengoaz ne répondit rien. Sa pensée se concentrait sur une idée absorbante, et l'insulaire s'en aperçut vite aux regards scrutateurs, quoique timides qu'à tout instant elle levait sur lui. Il en conçut une vague crainte et se demanda si l'expérience qu'il venait de faire, tout en lui assurant la certitude en ses recherches, n'avait pas dépassé le but.

Par bonheur, le repas avait pris fin. On était passé au salon et, pour effacer toute trace de l'incident, Bertie Johnson déployait tout ce qu'il avait de verve et d'esprit. Or, il en avait beaucoup.

Onze heures sonnèrent dans la claire et froide nuit de la rue.

L'Anglais se leva pour prendre congé de ses hôtes.

—Vous me pardonnerez, mesdames, de m'arracher au plaisir de cette soirée. Mon ami Lebreton vous a dit mes défauts.

—Oui,—fit gaiement Dina,—et nous lui avons promis de vous renvoyer de bonne heure. Allez-vous en donc.

Il serra toutes les mains affectueusement tendues. Contre son attente, l'espiègle Germaine ne lui jeta aucun de ces mots pétillants dont elle semblait avoir le monopole. Elle se borna à lui dire un "au revoir" un peu effrayé en attachant sur lui ses yeux de gazelle effarouchée.

Dehors, Bertie Johnson sauta dans le premier fiacre et se fit porter à l'hôtel avoisinant la gare Montparnasse où lui et Lebreton étaient descendus. Dès qu'il entra dans la chambre de son ami, celui-ci lui adressa cette brève question :

—Eh bien !

—Eh bien !—répliqua l'Anglais—l'épreuve a réussi, trop bien réussi. Tout le monde a reconnu le portrait.

—Pourquoi dis-tu "trop bien réussi" ?

—Parce que j'ai quelque crainte d'avoir éveillé les soupçons, du moins dans certaines intelligences.

Et il raconta la transformation soudaine des traits, de la physionomie, de l'humeur même de Germaine de Pengoaz.

—Ah ! fit Lebreton devenu grave. Il faut veiller à cela. Cette enfant doit être notre alliée. Il ne faudrait pas que, sans le vouloir, elle devint notre adversaire. N'importe ! Nous avons encore le temps de faire la contre-épreuve à Nice.

VII

UNE TROUVAILLE

Yves Kerjan avait repris le chemin de la Bretagne. Désormais son plan était arrêté. Avec la patience d'un Peau-Rouge à l'affût, il allait traquer les deux adversaires qu'il avait longtemps soupçonnés et de la complicité desquels il avait maintenant la certitude.

Cet homme de cœur, dont les circonstances avaient fait un aventurier intrépide, avait la passion du péril. Il aimait les rudes caresses de la vague, les âpres morsures de la bise, les baisers brûlants du soleil. Plus encore, il se plaisait aux dangers sournois et perfides ceux qui se laissent point voir, mais que la sagacité en éveil d'un homme audacieux s'applique à deviner.

Que de fois, à l'heure sinistre où la mer monte sans bruit sous la trame approchante des vapeurs, n'avait-il pas couru la grève sous l'épaisse brume du large, se jouant, en quelque sorte, dans les bras de cette morte lugubre qui efface sa proie avant de la dévorer.

Depuis qu'il était revenu de ses lointaines courses aux zones du soleil dévorant, Kerjan s'était épris d'un plus ardent amour pour cette terre de Bretagne aux brouillards de deuil sinistre.

Il s'était mis en devoir de combattre les morts de l'ombre humide comme il avait combattu jadis les monstres des jungles et des pampas sous la grande lumière crue des ciels implacables.

Et à cet exercice dangereux il avait acquis une vigueur et une finesse nouvelles. On le citait comme le pêcheur le plus audacieux du pays, le plus étonnant chasseur du marais. Seul, là où tous les autres échouaient il trouvait à tuer des canards sauvages et des sarcelles.

Son fusil était infailible et n'avait pas peu contribué à doter cet homme taciturne d'une légende où le fantastique commençait à mêler un peu de terreur.

Depuis qu'il était venu à Paris, Kerjan s'était mis dans la tête qu'il ferait parler les frères Garmin. C'était difficile, et il le savait, et, plus encore, c'était dangereux. Mais, ni le danger, ni la difficulté n'étaient pour arrêter son courage ou laisser sa patience.

Quand les froids diminuant eurent ramenés les brouillards et rendu la chasse plus pratique, un matin des premiers jours de février, Yves prit son fusil et s'en alla rôder du côté de Saint-Michel-en-Grève.

Depuis le 15 octobre, la morte-saison durait pour l'hôtelier jusqu'au milieu de mai. Il avait donc d'innombrables loisirs qu'il pouvait mettre à profit, et bien qu'il eût pris, ce jour-là, avec son plus large carnier, une abondante provision de cartouches, ce n'était pas du gibier à plumes qu'il était le plus soucieux.

Il était de fort bonne heure quand il traversa Saint-Michel. Des pêcheurs, qui profitaient des premières lames du jusant, le virent et le saluèrent.

C'était tout ce que voulait Kerjan : être vu, et au besoin être invité. On l'aimait beaucoup dans le pays à cause de son hospitalité généreuse.

—Alors, comme ça, monsieur Kerjan,—cria gaiement un jeune marin à tête blonde,—vous voilà parti en chasse de ce matin ?

—Mais oui, Vonic, comme toi en pêche, mon gars. Ni plus, ni moins.

—Oh ! nous,—riposta le pêcheur,—il s'en faut que nous soyons sûrs du coup de filet. Ce n'est pas comme vous, monsieur Kerjan.

—Comment, ce n'est pas comme moi ? Que veux-tu dire ?

Le jeune homme eut un beau rire qui découvrit toutes ses dents.

—Dame ! C'est ce qu'on dit dans le pays. Si vous n'étiez pas le bon chrétien que vous êtes, y en a qui feraient accroire que le diable met tout le gibier sous votre plomb. Ce n'est pas pour dire, mais vous êtes bien le seul pour tuer tant de bêtes que ça.

—Bah !—plaisanta Kerjan—cela prouverait tout au plus que je suis plus ardent que les autres. Tu n'as pas l'air de savoir, mon bon Yvon, que j'ai voyagé sept ans et que j'ai chassé la grosse bête le lion, le rhinocéros, l'éléphant. Ça forme l'œil et la main d'un homme, sais-tu ?

—Oh ! je vous crois, monsieur Kerjan, je vous crois,—fit le pêcheur plein de respect.

Deux camarades le rejoignirent à ce moment. A trois ils hissèrent la voile et se mirent à hâler le grappin.

—Dis-moi, Vonic,—questionna encore l'hôtelier,—est-ce que je serais de trop si je te demandais de me prendre pour me déposer sous les roches de Trédrez ? Il y a par là tout un vol de canards, et ça m'épargnerait du chemin.

—Comment donc, monsieur Kerjan, mais de grand cœur. A l'avantage de vous servir.

—Le premier canard tué sera pour toi, camarade.

Yves s'assit à l'arrière. Les autres pêcheurs regardèrent leur confrère avec un peu de jalousie. C'était à qui obligerait Kerjan dans le pays.

La barque démarra et prit le vent. Elle gouverna prudemment pendant les premières minutes, à cause des roches à fleur d'eau et du brouillard encore très haut. Mais quand elle eut doublé le premier banc de récifs, la brume s'abaissa, laissant voir l'horizon, et l'embarcation courut grand large sous la poussée du Nord-Ouest jusqu'à la côte de Trédrez.

C'est le moment d'accoster, dit Kerjan, en montrant un cap sombre qui dominait les flots.

—Non, pas là, M. Kerjan, répliqua Vonic.

—Pourquoi pas là ? fit l'hôtelier surpris.

—Parce que, là, ça porte malheur.

Il y eut un moment de silence, bientôt suivi d'une explication que le pêcheur fournit avec une sorte de terreur.

C'était sur ce point de la côte que, trois ans plus tôt, Vonic le Bihan, celui-là même qui parlait, avec découvert, un soir, le cadavre du vieux Jacques Le Braz, mari de la vieille Jeanne Le Braz, présentement aubergiste à Trédrez. Or, Jacques Le Braz et sa femme avaient été les domestiques de Paul de Rosmeur, et cette mort inexplicable du vieux serviteur ajoutait encore au mystère de la mort du maître.

Du moins les esprits dans le pays en avaient été profondément troublés, et le pêcheur se faisait l'écho de la rumeur publique en disant :

—Tout de même, M. Kerjan, il y avait quelque chose sur ces gens-là. On ne peut pas dire autrement.

L'hôtelier de Saint-Efflam haussa les épaules et répondit, assez bourru :

—Il y a, pauvres niguards que vous êtes, que ces "gens-là" comme vous le dites, étaient des innocents qui payaient pour des coupables, et que si le vieux Jacques est mort de mort violente, c'est qu'il en savait trop au gré de ceux qui l'ont aidé à mourir.

—Comme vous dites ça, M. Kerjan !—s'écria le pêcheur, la bouche entr'ouverte, les yeux ronds.

—Parbleu ! Tout le monde en dirait autant à ma

place, matelot. Et je ne suis surpris que d'une chose, c'est que l'idée ne nous soit pas venue de chercher à qui la mort du vieux pouvait rendre service. Vous auriez peut-être deviné la vérité.

Vonic Le Bihan se tut, et ses deux compagnons demeurèrent comme lui bouche bée. Manifestement la parole de Kerjan avait porté.

Celui-ci en profita pour faire signe aux pêcheurs d'accoster.

—Eh bien ! tout de même, c'est là que je veux descendre, Yvon. Il me plaît de voir comment l'accident est arrivé.

Il se fit expliquer la chose. Vonic raconta que le cadavre gisait sur une grande pierre plate, la tête fracassée et les deux jambes rompues.

Il avait dû tomber d'une hauteur de huit à dix mètres. Le plus étonnant, ce n'était point que cette chute eût ainsi brisé le corps, mais qu'elle eût pu avoir lieu, car la pente pour arriver à la pierre plate était d'un accès facile, même pour un vieillard, sauf sur un seul côté, tout à fait à pic, d'où la chute était fatalement verticale. Or, de ce côté, il était impossible de concevoir l'hypothèse d'un accident. Il fallait recourir à celle d'un crime ou d'un suicide, car personne ne venait se placer de gaieté de cœur sur l'arête perpendiculaire du gouffre.

Une fois muni de ces renseignements, Kerjan prit terre d'un pied allègre et se mit à gravir lentement l'escalier de roches.

Cet éboulement titanique se prolongeait jusqu'à une sorte de plateau terminé à l'est par la faille verticale du haut de laquelle l'accident ou le crime semblait avoir dû se produire.

Penché sur le vertigineux abîme, Kerjan en mesura la profondeur et, sans prendre garde qu'il monologuait à haute voix, murmura :

—Par ma foi ! ces pêcheurs ont raison. Il y a du surnaturel dans cet accident.

Il conclut, avec ce rire sarcastique qu'il avait dans les grandes occasions :

—A moins qu'au contraire ce ne soit la chose la plus naturelle du monde et qu'un assassin adroit ait poussé de là-haut le malheureux.

Il s'arrêta et, cessant de ricaner, devint tout à coup immobile. Les yeux s'attachèrent à un point de la saillie du rocher sous laquelle la mer, dans ses allées et venues, avait troué une sorte de chemin au flot et au jusant.

Dans cette fissure un quartier de roche s'était récemment détaché, ainsi qu'en témoignait la blessure fraîche de la paroi et, dans une sorte d'excavation, un objet noir se laissait voir dont il était difficile de déterminer la nature au premier abord.

Yves redescendit l'échelle et, tournant la faille, entra jusqu'aux genoux dans l'eau salée, s'enfonça dans la fissure d'où il ressortit quelques secondes après, le visage rayonnant, tenant à la main un sac de voyageur en cuir, fermé et plein sans doute, si l'on en jugeait au poids.

—Cette fois,—mâchonna-t-il,—je crois que nous allons enfin trouver le secret de tous ces forfaits.

Il se mit à considérer le sac avec attention.

La valise de cuir avait séjourné longtemps dans l'eau et le cuir était couvert de coquillages, fausses moules et berniques, ce qui, sans nul doute, avait trompé les regards de tous ceux,—et ils étaient rares,—qui avaient pu s'approcher de la faille.

Mais l'œil de Kerjan, formé par six années de vie au désert, était d'une autre acuité.

En un tour de main, il débarrassa le sac de sa croûte écailleuse et, le cachant entre deux morceaux de roches bien sèches, il redescendit dans la fissure afin d'y poursuivre ses investigations.

Il était exigeant en ses découvertes et les voulait aussi complètes que possible. La clef du sac manquait. Il voulut la retrouver.

Il la retrouva,—au même endroit,—rouillée, corrodée par l'iode et le sel, mais encore propre à son usage.

PIERRE MAEL.

(A suivre)

PRIMES GRATUITES À NOS ABONNÉS

Les anciens ou les nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant durant ce mois, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais. Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

La présente liste annule les précédentes.

OUVRAGES AMUSANTS

- 1.—TOURS DE PHYSIQUE AMUSANTS, illustré, 1 beau volume de 192 pages.
- 2.—LA CLEF DES SONGES, par Mlle Lenormand, 1 beau volume illustré de 152 pages.
- 3.—L'AIMABLE COMPAGNON, nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

HISTOIRE, SCIENCE, ETC.

- 4.—MONTCALM ET LE CANADA FRANÇAIS, par Ch. de Bonnechose. Ouvrage couronné par l'Académie française. Magnifique volume illustré, relié.
- 5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.
- 6.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.
- 7.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Cet ouvrage, comme les précédents, conserve toujours son utilité. Chaque année forme une encyclopédie illustrée, de choses nouvelles, pratiques et intéressantes, en tous temps et pour tous les âges. Il ne nous reste qu'un petit nombre d'exemplaires. 1 vol. compact, in 12.
- 8.—L'HYPNOTISME ET LE MAGNETISME. Ouvrage donnant tous les renseignements nécessaires pour devenir magnétiseur. 1 vol. de 160 pages.

POÉSIES

- 9.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.
- 10.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Alber Ferland. Illustrations par Geo. Delfosse.
- 11.—LES FLEURS DE LA POÉSIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 256 pages.

ROMANS

- 12.—UN CRIME ÉTRANGE, par le plus grand romancier anglais actuel, Conan Doyle. 1 vol. de 224 pages.
- 13.—LE TRÉSOR DE L'ÎLE DES FLIBUSTIERS, par Franz Hoffman, beau volume, grand in 8 de 138 pages.
- 14.—BERGERONNETTE, par H. du Plessac, 1 fort volume in 12 de 315 pages.
- 15.—LE PELERIN DE SAINTE-ANNE, roman canadien, par Pamphile Lemay, nouvelle édition, complète en un fort volume.

POUR LES DAMES

- 16.—PORTEMONNAIE POUR DAME, en maroquin poli avec fermoir en métal, double bourse à l'intérieur pour petite monnaie, 5 pouces de longueur sur 2½ pouces de hauteur.
- 17.—LA CUISINIÈRE DES FAMILLES. Contenant les recettes les plus pratiques et les plus simples pour préparer potages, viandes et poissons ; œufs et salades, légumes, marinades ; pâtisseries, gâteaux, fruits, sauces, crèmes, poudings, plats sucrés, conserves, boissons divers, etc., etc., ainsi que plusieurs conseils très utiles dans un ménage.

ARTICLES DE PIÉTÉ

- 18.—BEAU CRUCIFIX en aluminium avec ébène incrustée, mesurant 3½ pouces sur 2½ pouces. Les quatre bouts sont en forme de trèfle. Conserve toujours sa couleur.
 - 19.—UN CHAPELET en perles à facettes, croix et cœur en métal blanc, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.
 - 20.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.
- Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.